

Contes et légendes d'Arménie

Cioulachtjian Reine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

REINE
CIOULACHTJIAN

CONTES ET LÉGENDES D'ARMÉNIE



Le prince



Le dèv



Le serpent



NATHAN

*Avec tout mon amour, à Anouch, princesse aux beaux yeux, Marion,
petite sœur des nuages,
Astrid, petite étoile,
Anaïs, doux rayon de miel,
et à mon Isa... qui sait pourquoi !*

© Éditions Nathan/VUEF (Paris-France), 2003

Conforme à la loi n° 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse

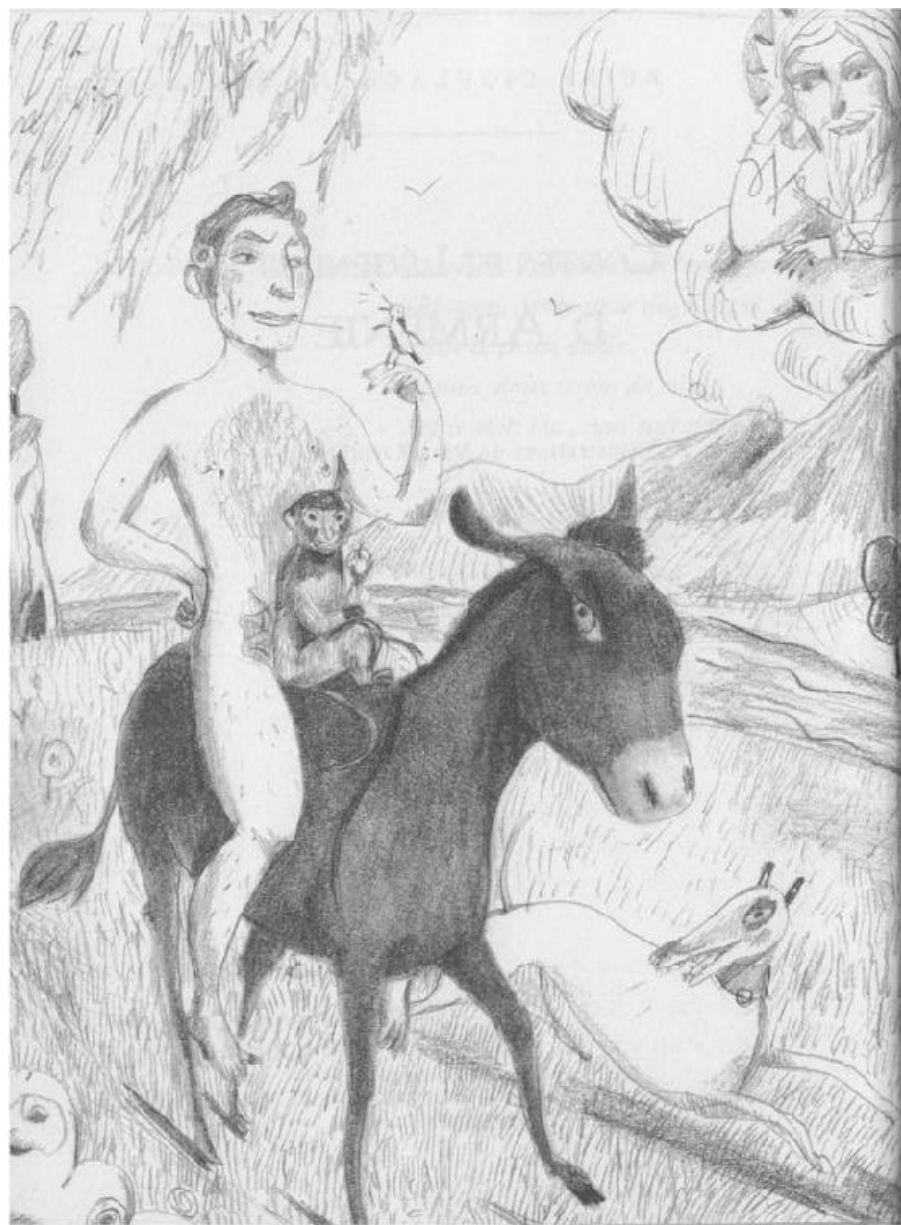
ISBN 209282566-6

REINE CIOULACHTJIAN

**CONTES ET LÉGENDES
D'ARMÉNIE**

Illustrations de Irina Karlukovska

NATHAN



I

LA CRÉATION DE L'HOMME ET DE L'UNIVERS

LES PAYSANS DU VIEUX PAYS D'ARARAT ont l'habitude de se signer lorsqu'on évoque, devant eux, le nom de Dieu. Ils manifestent ainsi le respect qu'ils ont pour le Créateur de toutes choses ; mais cela ne les empêche pas de faire preuve d'esprit critique, à l'occasion :

— Dieu s'est trompé, disent-ils, quand il a réparti les années de vie entre les êtres vivants ! Et une telle erreur, c'est grave pour un Dieu !

Voici comment ils racontent l'événement.

Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre. La terre était informe et vide ; seules les ténèbres l'emplissaient. Dieu créa alors les étoiles pour éclairer la terre et il s'interrogea : combien d'années allait-il les faire vivre dans l'immensité du ciel ?

Après avoir réfléchi, Dieu inscrivit sur son grand registre de comptes :

« Étoiles : des millions d'aimées ! »

Puis il créa les mers, les océans, les fleuves et sur son registre il mit :

« Mers : des millions d'années ! »

Ensuite il créa la verdure, les arbres fruitiers donnant du fruit selon leur espèce.

« Arbres : des décennies, voire des siècles... », écrivit Dieu.

Enfin, quand tout fut prêt pour accueillir l'homme, but ultime de la Création, Dieu fit les êtres vivants : les animaux, les humains.

Mais combien d'années de vie allait-il leur octroyer ? Dans le grand registre des comptes, Dieu marqua :

« Êtres vivants : trente ans ! »

C'est-à-dire, indifféremment, trente années à chacun. Trente années à l'homme, trente au lion, trente à l'âne...

Tirant fierté d'avoir été créé à l'image de Dieu, conscient d'avoir une âme, une intelligence supérieure à celle des animaux, l'homme contesta et se rebella : pourquoi n'avait-il droit qu'à trente années de vie comme les autres ? Le Créateur s'était sûrement trompé. Pire ! Il l'avait ravalé au rang des animaux !

À haute voix, l'homme se plaignit de cette injustice que Dieu lui

faisait.

Il alla plaider sa cause auprès des animaux de chaque espèce, tentant de les convaincre de son bon droit. Mais, la plupart ne se laissant pas émouvoir par les préoccupations personnelles de l'homme, celui-ci fit tant de tapage que certains animaux se résignèrent, pour avoir la paix, à se montrer conciliants :

— Frère humain, dit l'âne, trente années de vie, c'est trop pour moi. Si tu veux, à l'insu du Créateur, je t'en offre la moitié ; ainsi, tu atteindras quarante-cinq ans.

Le chien s'approcha à son tour :

— Frère humain, je suis d'accord avec l'âne ; je t'offre, moi aussi, quinze années de ma vie ; ainsi, tu atteindras soixante ans.

Le singe vint enfin :

— Frère humain, accepte aussi quinze années de ma part ; ainsi, tu pourras vivre soixante-quinze ans.

Dieu entendit toutes ces tractations et sourit dans sa barbe ; il se promit de jouer un tour à sa façon à cet être orgueilleux et insatisfait qu'il avait appelé « homme » et qui voulait assaisonner les règles de la Création à son profit.

Dieu corrigea donc les données de son grand livre, réduisit de moitié la durée de vie des animaux qui avaient fait preuve d'esprit de sacrifice, puis il inscrivit ces années au profit de l'homme. Mais Dieu omit, volontairement ou non, d'apporter les quelques petites retouches indispensables à la bonne transmission à l'homme d'un bienfait animal.

Voilà pourquoi, pendant les trente premières années de sa vie, celles que le Créateur lui a octroyées, l'homme vit comme un homme.

Durant les quinze suivantes, il doit travailler comme un âne pour faire vivre les siens.

Puis, pendant les quinze autres années, en butte aux difficultés de l'existence, il mène une vie de chien.

Au-delà, dans son âge avancé, il devient le jouet des malveillants et des moqueurs qui le tournent en dérision et s'en amusent comme d'un singe.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Un vieux paysan de la région de Djudjun⁽¹⁾ raconte qu'enhardi par la rébellion de l'homme, l'âne s'était mis en tête que, n'étant pas plus bête qu'un autre, il avait lui aussi le droit de présenter ses réclamations à Dieu :

— Ô Créateur de toutes choses, j'ai une plainte à déposer à tes pieds. Je sais que tout ce que tu fais est bien fait. Mais pourquoi m'avoir doté de si longues oreilles ? Pourquoi m'avoir fait naître avec déjà une mauvaise réputation ?

« Tous les animaux se moquent de moi : l'un prétend que je ne dis

que des âneries, l'autre parle de bonnet d'âne, certains se plaignent qu'on les prend pour des ânes... Penses-tu que ce soit juste à mon égard ?

Dieu réfléchit un moment puis assura :

— Frère âne, pour mettre fin à toutes ces moqueries, je vais, à trois reprises au moins, mettre ta descendance à l'honneur dans le Livre Saint : c'est l'âne qui avec le bœuf réchauffera Jésus dans la crèche, c'est l'âne qui portera Jésus et sa mère lors de la fuite en Égypte, c'est à dos d'âne, enfin, que Jésus fera son entrée dans Jérusalem le jour des Rameaux. Es-tu satisfait ? s'enquit Dieu.

— Oui, répondit l'âne, mais il manque quelque chose encore à mon bonheur : pourquoi n'as-tu pas permis que je me reproduise plus rapidement ? Il faut un an à ma femelle pour mettre bas un seul ânon alors que la chienne ou la chatte ont plusieurs petits à la fois, en quelques semaines seulement. Il me semble qu'il manquera quelque chose à l'harmonie du monde si ma descendance n'est pas plus nombreuse.

Dieu est un peu impatienté par cette nouvelle requête de l'âne, et lui répond :

— Je t'accorde la réalisation de ton vœu. Toutefois, je ne puis plus changer les règles initiales de la Création. Les ânes à quatre pattes augmenteront donc, en nombre, au rythme prévu. En revanche, je te promets que d'un bout de la terre à l'autre, tes semblables à deux pattes se multiplieront à l'infini et peupleront la planète à profusion jusqu'à la fin des temps. Es-tu content ? demanda Dieu.

L'âne ne comprenait pas vraiment la différence que Dieu faisait entre les ânes à quatre pattes et ceux à deux pattes, mais du moment que les ânes peupleraient la planète, il ne pouvait qu'être content.

Voilà sans doute pourquoi les ânes sont si nombreux parmi les hommes...





II

UN MÉTIER VAUT TOUS LES TRÉSORS

LES MONTAGNES s'élancent vers le ciel, depuis les plâtitudes des vallées ; les sources jaillissent des profondeurs de la terre et l'origine de ce conte se perd dans la nuit des temps.

Il était une fois un roi d'Arménie fort riche et fort vieux, dont le fils unique se mourait d'amour pour une jeune paysanne.

Le prince s'était confié, sous le sceau du secret, à son ami le plus proche, qui l'avait répété en confidence à ses propres amis, qui s'étaient empressés de répandre la nouvelle... Tant et si bien que le pays entier était au courant.

Les paysans approuvaient ce choix car ils espéraient qu'une reine issue de leur milieu prêterait une oreille attentive à leurs difficultés. Les nobles étaient irrités et dépités que le prince n'ait pas choisi femme parmi eux. Les bourgeois ricanaient, faisant courir le bruit qu'il fallait avoir perdu la raison pour préférer une paysanne à une riche héritière. Presque tous étaient persuadés que le roi ne donnerait jamais son accord à un tel mariage.

Mais ce que personne ne pouvait imaginer, c'est que la paysanne refuserait d'épouser le prince !

Le vieux roi, qui était un sage et qui voulait par-dessus tout le bonheur de son fils, alla jusqu'au village où vivait la jeune paysanne pour tenter de la convaincre, car dans ces temps anciens, les rois et leurs sujets se rencontraient et se parlaient le plus simplement du monde, sans protocole.

Anahid, car c'était là son nom, était belle, sage, honnête.

— Pourquoi ne veux-tu pas épouser mon fils ? lui demanda le vieux roi ; il est beau, sage, honnête. De plus, il est prince et me succédera un jour sur le trône. Que te faut-il de plus ?

— Il faut qu'il apprenne un métier, répondit la jeune fille.

— Mais il est prince ! s'étonna le roi.

— Même un prince peut avoir un jour besoin d'exercer un métier.

— Mais quand il sera le maître du pays, rétorqua le roi, chacun sera

alors à son service.

— Certes, admit Anahid. Mais qui peut garantir l'avenir ? Le maître d'aujourd'hui sera peut-être serviteur demain. Tant qu'il n'apprendra pas un métier, je ne l'épouserai pas.

Devant la détermination d'Anahid et celle du prince, qui trouvait qu'elle avait raison d'exiger de lui qu'il apprenne un métier, le vieux roi céda.

Et le prince, pour l'amour d'Anahid, apprit l'art de tisser les tapis. Durant le jour il exerçait ses responsabilités de prince et, la nuit, il accomplissait son apprentissage auprès d'un maître du village d'Anahid, piquant ses doigts inexpérimentés aux pointes acérées des aiguilles.

Assis devant son métier à tisser, il suivait les conseils du maître comme le faisaient les autres apprentis, souvent plus jeunes que lui et ignorant qui il était réellement.

Tout en travaillant, il les écoutait parler entre eux, librement, pour se plaindre des émissaires du roi qui abusaient de leur pouvoir en prélevant plus d'impôts que n'en exigeait la loi, des dignitaires peu scrupuleux qui accablaient de charges et de corvées leurs paysans ; il les entendait s'apitoyer sur une pauvre mère de famille dont le mari venait de mourir et qui devait nourrir seule ses trois enfants...

Au fil des semaines, les villageois se rendaient compte que leurs souhaits avaient été exaucés sans même qu'ils les aient exposés à qui que ce soit : le mauvais juge était remplacé par un homme intègre, la veuve recevait une pension du roi pour élever dignement ses enfants ; quant aux voleurs, ils se tenaient tranquilles tant ils craignaient d'être immédiatement démasqués.

Enfin, un jour, le prince arriva au terme de son apprentissage.

Mêlant des fils d'or et d'argent aux laines et aux soies de couleur qu'il nouait sur la trame, il réalisa un tapis de petite taille tout orné de dragons, de poissons et d'oiseaux paradisiaques qu'il offrit à la jeune fille.

— Maintenant, j'accepte d'unir mon sort au tien, lui dit-elle en recevant ce premier cadeau de son prince. Tu m'as prouvé que ton amour pour moi est sincère et qu'il ne s'évanouit pas à la première difficulté.

Pour célébrer le mariage, de grandes fêtes furent données dans tout le pays. Durant sept jours et sept nuits, chacun fut invité à manger et boire à la santé des mariés. Le pays entier était en liesse, mais les plus heureux étaient les paysans : ils étaient fiers de leur prince, qui, en apprenant un métier, s'était placé au même niveau que ses sujets, par amour pour sa femme. Ils savaient aussi que celui qui a eu à travailler

de ses mains respecte le travail des autres.

Les années passant, le prince devint roi...

À quel point il fut un roi clairvoyant et sage, combien il gouverna dans la justice et la paix, ceux qui en parleraient le mieux sont les gens qui vivaient en ce temps-là, dans ce royaume lointain et heureux.

Un jour, le roi voulut faire une tournée dans son royaume pour s'assurer en personne que ses sujets étaient satisfaits de lui.

Il prit congé de la reine et, habillé très simplement pour n'être pas reconnu, partit pour un voyage de quarante jours à travers son royaume.

Il se rendit sur les marchés, dans les auberges, sur les places publiques pour entendre la voix de son peuple et ses préoccupations. Il vit tout, comprit tout : ses ministres appliquaient les lois pour leur plus grand profit et ses conseillers lui cachaient ce qui n'allait pas dans le pays...

Il se promit de contrôler désormais de plus près les collecteurs d'impôts, les magistrats qui rendaient la justice en son nom et tous les fonctionnaires attachés au palais qui n'exerçaient pas toujours selon le droit et l'équité.

Sur le chemin du retour, il s'arrêta dans une auberge où il décida de passer la nuit.

À peine était-il couché que des bandits entraient dans sa chambre. Pointant sur sa gorge un poignard acéré, l'un des misérables lui ordonna : « Pas un geste, pas un cri, sinon tu es un homme mort. Donne ta bourse ! »

Le prince était stupéfait de voir que dans ce beau pays, qu'il aimait tant et dans lequel il avait engagé tant de réformes pour assurer le bien-être des gens, il y eût encore des êtres prêts à tuer pour quelques pièces. Il aurait voulu réagir et se battre contre cet homme, mais il était seul, désarmé, dans son lit face à des malandrins sans foi ni loi.

Il leur proposa :

— Ma bourse ne contient pas grand-chose, mais de grâce ne me tuez pas ! Je vous serai plus utile vivant que mort : je sais faire des tapis d'une grande beauté dont vous pourrez tirer un bon prix.

Les bandits se laissèrent convaincre et fournirent au prince tout le matériel dont il avait besoin.

Emprisonné dans une cave, le prince travailla pendant neuf semaines, nuit et jour, à la réalisation d'un tapis noué magnifique, où des oiseaux au bec d'argent côtoyaient des poissons aux écailles d'or et des dragons à la langue de feu.

À la vue du tapis, les bandits se félicitèrent de n'avoir pas tué leur prisonnier et, suivant son conseil, ils décidèrent de présenter le tapis

au palais, où le roi leur en donnerait sans doute beaucoup d'argent.

Les serviteurs du palais apprirent à ces malfaiteurs déguisés en marchands de tapis que le roi était absent et que la reine était bien trop soucieuse pour s'intéresser à un ouvrage d'art : elle ne mangeait ni ne donnait plus, et ne savait que prier et pleurer.

Nous comprenons aisément pourquoi la reine était si triste : l'absence de son époux avait depuis longtemps dépassé les quarante jours prévus, et elle était sans nouvelles de lui.

Mais les bandits insistaient, les serviteurs élevaient la voix...

Tout cela fit tant de bruit que la reine voulut savoir ce qui se passait.

Quand elle vit le tapis, elle reconnut tout de suite la façon de travailler des gens de son village.

Émue, elle le regarda de plus près. Alors, les oiseaux, les poissons se mirent soudain à délivrer leur message : chaque dessin était une lettre de l'alphabet, et toutes s'assemblèrent pour délivrer leur message : « Je suis prisonnier de ces bandits. »

Je vous laisse deviner ce qu'il advint : on obligea ces hommes à avouer leurs forfaits.

Le roi, enfin délivré, remercia infiniment sa femme de l'avoir, dans sa grande sagesse, obligé à apprendre un métier. Son ingéniosité avait fait le reste...

Depuis ce jour, les enlumineurs(2) arméniens utilisent les lettres oiseaux pour orner leurs manuscrits les plus précieux.

Du ciel sont tombées trois pommes : l'une pour celui qui raconte, l'autre pour celui qui écrit et la troisième pour celui qui lit. Que cela leur soit agréable(3).



ԱՆԱՀԻԸ

A N A H I D



III

LE CONTE DU DESTIN

IL Y AVAIT JADIS un homme immensément riche, propriétaire de nombreuses fermes, et même de hameaux entiers.

Cet homme décida un jour d'aller visiter ses propriétés, afin de s'assurer qu'elles étaient bien gérées par son intendant.

Chemin faisant, il se mit à penser au Destin.

Les vieilles femmes de son village racontaient que le destin des humains est tracé à l'avance ; que des anges, tout nimbés de poussière d'étoiles, sont chargés de fixer, à la naissance, le devenir de chacun.

« Se pourrait-il que notre vie soit écrite dans le Grand Livre ? se demandait-il.

« Que quoi que nous fassions, nous ne puissions échapper à notre destin ?

« Non, non, je ne peux le croire. Pour moi, ma vie est telle que je me la suis faite : je me suis enrichi, j'ai choisi mon épouse ; elle m'a donné une jolie petite fille qui épousera le fils de notre riche voisin... Je serais curieux de rencontrer, s'ils existent, ces anges dont on prétend qu'ils écrivent le destin des hommes ; une chose est sûre : ils ne pourront rien changer au mien ! »

Or, tandis que cet homme réfléchissait tout en cheminant, il vit sortir d'une pauvre mesure deux jeunes hommes pleins de majesté et de mystère. Impressionné par leur maintien et l'aura de lumière qui émanait d'eux, il les aborda et leur demanda :

— Êtes-vous les anges qui écrivent le destin des hommes ?

— Oui, assurément ! répondirent-ils.

— Pourquoi êtes-vous venus dans cette maison ? s'enquit alors le riche propriétaire.

— Il y a ici un nouveau-né. Nous sommes venus écrire sur son front⁽⁴⁾ qu'à l'âge adulte, lui, si pauvre, épousera la fille de l'homme immensément riche qui visite le village aujourd'hui, et qu'il deviendra propriétaire de tous ses biens.

Sur ces mots, les deux anges disparurent...

Notre homme, très troublé par ce qu'il venait d'entendre, mais toujours aussi déterminé à régler lui-même son avenir, entra donc dans la mesure et proposa aux parents du nouveau-né de leur acheter leur enfant pour dix pièces d'or.

Ces gens étaient très pauvres. Dans l'espoir que leur fils aurait une vie meilleure auprès de cet homme riche, ils consentirent à se séparer de lui.

C'est ainsi que l'homme riche sortit du village avec l'enfant. Près d'une forêt, il avisa un bûcheron occupé à couper du bois. Faisant tinter dans sa main quelques pièces d'or, il lui proposa le marché suivant :

— Si tu acceptes de tuer cet enfant, puis de me ramener pour preuve ses langes souillés de sang, je te remettrai l'or que voici.

Le bûcheron prit l'enfant, mais répugnant à tremper ses mains dans un sang innocent, il se contenta de le déposer au pied d'un arbre, en songeant : « Il vivra si telle est la volonté de Dieu. »

Puis il tua une bête sauvage, mouilla les langes de l'enfant dans le sang et les rapporta à l'homme riche, qui s'en retourna chez lui tranquilisé, certain d'avoir modifié le cours du destin.

Un jeune pâtre, qui gardait les chèvres des gens du village, passa alors par la forêt avec son troupeau. L'une des chèvres, qui appartenait à une pauvre vieille, aperçut soudain l'enfant et s'en approcha. Saisissant sa mamelle, le nouveau-né se mit à la téter goulûment.

Le soir, lorsque le pâtre ramena la chèvre à la vieille, celle-ci vit aussitôt qu'elle n'avait plus de lait. Elle s'emporta :

— Tu ne crains donc pas Dieu pour voler le lait de l'unique chèvre que je possède ?

— Mais je n'ai rien volé, grand-mère ! se défendit le garçon. Si le lait de votre chèvre se tarit, ce n'est pas de ma faute ! C'est peut-être qu'elle est vieille, comme vous, grand-mère !

— Petit insolent ! Je m'en vais dire à ton père comment tu me parles !

Mais le lendemain, la même chose se produisit et la chèvre revint vers sa propriétaire, vidée de son lait.

La vieille, furieuse, décida de suivre le troupeau, le jour suivant. Arrivée dans la forêt, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle vit soudain sa chèvre s'éloigner des autres bêtes pour aller offrir sa mamelle à un bébé couché au pied d'un arbre. La vieille, émue à la vue de ce tout-petit dans le dénuement, sentit son cœur déborder de tendresse pour cet enfant qui lui tombait du ciel. Elle décida de le recueillir et, si personne ne le réclamait, de l'élever comme son propre fils. Elle lui donna le nom de « Trouvé ».

Les années passèrent, et Trouvé devint un beau jeune homme, plein

de reconnaissance et d'amour pour la vieille qui l'avait élevé, et infiniment respectueux des personnes âgées.

Un jour, l'homme riche décida d'entreprendre à nouveau la tournée des fermes et villages lui appartenant. Ses pas le conduisirent vers le village dans lequel vivait Trouvé.

Quand on lui confia cette aventure extraordinaire d'un enfant trouvé, nourri par une chèvre il y a quelque vingt ans de cela, il comprit qu'il avait été dupé et que le bûcheron n'avait pas tué l'enfant comme convenu mais s'était contenté de l'abandonner dans la forêt, laissant faire le hasard... ou le destin ?

Dépité de voir son dessein contrecarré, il s'obstina dans sa méchanceté et écrivit le mot suivant : « Tuez sans attendre le porteur de ce message », qu'il remit à Trouvé en lui ordonnant de le porter à l'intendant de ses domaines.

Le jeune homme partit avec la lettre, mais arrivé près de la maison de l'homme riche, il décida de se reposer dans le jardin quelques instants et s'endormit.

La fille de l'homme riche aperçut alors le beau garçon endormi ; de sa poche dépassait une lettre portant le cachet de son père. Curieuse, elle s'en saisit délicatement, l'ouvrit et la lut. Prenant pitié de ce pauvre garçon, elle remplaça la lettre par une autre, sur laquelle elle écrivit : « Mariez sans attendre le porteur de ce message à ma fille. »

L'intendant montra la lettre à l'épouse de l'homme riche, qui fut tout heureuse de donner sa fille à ce joli garçon.

On célébra les noces pendant sept jours et sept nuits.

Sur ces entrefaites, le riche rentra chez lui et s'étouffa de rage en apprenant la nouvelle. Comment ! Sa fille unique mariée à ce va-nu-pieds ! Un enfant « Trouvé » sans un sou vaillant !

Il était d'autant plus contrarié qu'il avait échoué dans son dessein, et, plutôt que de faire preuve de bon sens en acceptant ce coup du sort, il s'obstina encore. Allant trouver les ouvriers qui moissonnaient ses champs, il leur ordonna :

— Le premier qui vous apportera à manger, tuez-le. Qu'importe s'il vous dit qu'il est le maître, tuez-le quand même.

Les ouvriers se regardèrent, stupéfaits, se disant que leur maître avait dû devenir fou pour exiger chose pareille !

Rentré chez lui, le riche prépara le repas des ouvriers et chargea son nouveau gendre de le porter aux champs.

Le jeune homme prit les provisions et se mit en route. Il n'avait pas fait la moitié du chemin qu'il entendit appeler « À l'aide ! À l'aide ! ». Sans hésiter, il posa là ses paniers remettant à plus tard le repas des ouvriers, et se précipita vers la rivière d'où venaient les cris. Un enfant était en train de se noyer.

N'écoutant que son courage, Trouvé plongea et, luttant contre les

tourbillons d'eau qui allaient les aspirer tous les deux, il réussit à ramener l'enfant sur la berge.

Pendant ce temps, le riche, voulant vérifier la réussite de son plan, décidait d'aller aux champs. Chemin faisant, il trouva les paniers abandonnés sur la route et point de gendre.

À l'idée qu'il avait pu échouer à nouveau, il sentit une espèce de fureur croître en lui.

Rouge de colère, près d'éclater, il s'écria :

— Ce vaurien de Trouvé aurait-il compris mes intentions ? Impossible ! Personne n'était informé. Mais alors... pourquoi les paniers sont-ils là, sur le bord de la route ?

Ne trouvant de réponse à ses propres questions, la hargne au corps et la rage au cœur, le riche prit alors les paniers et se résolut à les porter lui-même aux moissonneurs.

Armés de pelles, de pioches, de bêches, les ouvriers attendaient...

Lorsque le riche parut, ses paniers à la main, ils se jetèrent sur lui et le frappèrent, le cognèrent, le battirent... c'était à qui taperait le plus fort.

— Arrêtez, je suis votre maître... ne me tuez pas... s'écria-t-il, mais les mots s'étranglèrent au fond de sa gorge... et il s'écroula, foudroyé par une attaque.

C'est ainsi que s'accomplit le Destin du jeune homme, qui devint le gendre, puis le propriétaire des biens du riche.

Des fleurs blanches ont éclos dans le champ moissonné : une pour moi et les autres pour vous qui avez entendu la morale de mon histoire.





IV

KHIGAR LE SAGE

DANS UN PETIT VILLAGE, au fin fond de la province de Kharpert(5), vivait un homme sage et avisé du nom de Khigar.

Y avait-il un litige entre deux voisins ? On sollicitait l'arbitrage de Khigar.

Des époux se querellaient-ils ? Khigar était prié de donner son conseil.

Discussions, procès, antagonismes, discordes... tout finissait chez Khigar.

Sa notoriété, dépassant les frontières du village, finit par parvenir jusqu'aux oreilles du roi qui le fit mander au palais et lui demanda d'être son conseiller.

Khigar accepta et mit toute sa clairvoyance et sa sagesse à bien remplir sa mission.

En toutes circonstances, le roi faisait appel à lui et lui demandait son conseil.

Khigar avait, à tout moment, ses entrées au palais, jusque dans les appartements privés du souverain.

À la table des fêtes, sa place à la droite du roi ne pouvait être occupée par aucun autre convive, même en son absence.

Le roi l'appréciait et le faisait savoir.

Khigar le savait et n'en tirait pas vanité.

Un jour où Khigar était invité au banquet du roi et se préparait à s'y rendre, voilà que l'on frappa à sa porte.

C'était le boucher de son village natal qui, profitant de l'occasion de son passage dans cette ville, venait le saluer. Khigar le reconnut tout de suite. L'homme n'était ni très futé ni très ingénieux, mais ce n'était pas un mauvais bougre.

Évidemment, sa visite inopinée tombait mal puisque Khigar était attendu au palais, mais les lois de l'hospitalité sont sacrées et il n'était pas question de renvoyer le visiteur.

Khigar l'invita alors à l'accompagner au banquet, mais lui fit trois recommandations :

— Premièrement, lui dit-il, tu choisiras, pour te mettre à table, la place qui convient à ton rang. Si tu t'assois aux places d'honneur, tu seras sans cesse contraint de céder ton siège à un convive plus important que toi tandis que, si tu t'assieds en bout de table, personne ne revendiquera cet emplacement.

« Deuxièmement, ne parle pas inconsidérément et seulement si l'on t'adresse la parole.

« Troisièmement, ne propose tes services que si on les sollicite.

Ces recommandations étant faites, Khigar et son invité se rendirent au palais.

Une nuée de serviteurs se démenait depuis les marches du palais, pavées de marbre rose, jusqu'à la grande galerie où devait être donné le festin et dont les murs étaient ornés de mosaïques magnifiques.

Les petits fragments de cornaline, de calcédoine, d'agates et de lapis-lazuli, assemblés avec art, représentaient des jardins comme il n'en existe que dans les légendes. Dans le bleu d'une source venaient se désaltérer des biches et des faons, tandis que des rossignols voletaient sur les branches de cerisiers en fleur...

La salle était illuminée par les mille feux des torches et des candélabres qui faisaient chatoyer les étoffes précieuses des canapés. Tout autour de la table étaient disposés, pour chacun des convives, des fauteuils en bois de cèdre aux marqueteries de nacre.

Deux laquais présentaient aux arrivants une large bassine d'argent où ils faisaient couler l'eau parfumée d'une amphore d'albâtre, afin qu'ils s'y rincent les doigts avant de passer à table.

Ébloui par tant de raffinement et d'opulence, notre boucher avait tout oublié des conseils de Khigar. Peut-être même avait-il oublié jusqu'à son nom...

Pendant que Khigar s'installait à la place qui lui était réservée, notre homme observait l'arrivée du vizir, des hauts dignitaires qui s'assirent à leur tour.

Puis vinrent les ambassadeurs, les ministres...

Le boucher se mêla à eux et prit place à leurs côtés.

— Au large ! Au large ! lui crièrent les serviteurs, qui avaient besoin de sa chaise pour un autre...

Il descendit d'un cran, puis de deux, puis de dix...

Arrivèrent alors les ecclésiastiques, les notables.

— Au large ! Au large !

L'homme descendit, descendit et finit par se retrouver en bout de table, tout près des cuisines. Des fumets suaves parvenaient à ses narines, tandis qu'il entendait les voix des marmitons :

— Qui va découper le mouton devant le roi ?

— Cet honneur doit revenir au meilleur d'entre nous.

— À la moindre imperfection, le roi peut se fâcher.

Notre homme, boucher de métier, avait l'habitude de désosser et de découper la viande chaque jour. Il se précipita donc aux cuisines et dit :

— Compagnons, nul mieux que moi ne connaît le métier de la viande. Ne vous inquiétez de rien ; je me propose volontiers pour découper ce mouton.

— Pourquoi pas ? répondirent les cuisiniers, heureux en leur for intérieur que cette distinction échappe au maître cuisinier, dont ils étaient tous jaloux.

Ce dernier fut d'autant plus frustré que cet honneur s'accompagnait généralement d'une bourse pleine de pièces d'or que le souverain jetait à celui qui avait convenablement accompli cet office. Il lança un regard mauvais au boucher.

— On ne t'a rien demandé, étranger, dit-il. De quoi te mêles-tu ?

Mais déjà, les marmitons avaient placé le mouton rôti sur un immense plateau d'argent et le présentaient fièrement au roi et à ses convives.

Le boucher, gonflé de vanité, retroussa ses manches, sortit de sa poche le couteau à manche d'olivier qui ne le quittait jamais et s'apprêta à découper le mouton.

— Voleur ! s'écria alors le maître cuisinier. Cet homme est un voleur. Voilà trois jours que je cherche mon couteau ; il me l'a volé.

Le silence se fit immédiatement ; un silence total car chacun savait ici que le roi punissait de mort le moindre vol.

— Mais c'est faux ! se défendit le boucher. Je n'ai rien volé à personne.

Le roi prit la parole :

— Gardes ! Que l'on se saisisse de cet étranger et qu'on le conduise en prison ; il y passera la nuit. Demain, je rendrai ma justice. Si cet homme est coupable, il sera pendu comme le veut la loi.

Khigar était atterré : cet homme venu jusqu'à lui pour le saluer, depuis son lointain village natal, risquait la mort pour une faute qu'il n'avait vraisemblablement pas commise.

Mais comment le démontrer ?

Khigar s'adressa alors au roi :

— Que Votre Majesté autorise cet homme à passer la nuit sous mon toit. Il était mon invité et j'aurais manqué à toutes les lois sacrées de l'hospitalité s'il devait coucher en prison cette nuit. Demain matin, je m'y engage, il se présentera au tribunal ; s'il s'avère qu'il a commis un vol, il sera puni comme il se doit ; je n'émettrai aucune objection.

— Je te connais trop bien, Khigar, répondit le roi. Si j'accède à ta demande, toute la nuit tu vas dispenser tes conseils à cet homme et

demain il sera capable d'utiliser les meilleurs arguments pour se défendre. Non, Khigar, non. Les coupables doivent recevoir le châtiment qu'ils méritent.

— Je promets à Votre Majesté, sur mon honneur, que je n'adresserai pas la parole à cet homme. Votre Majesté me connaît depuis douze ans maintenant, et sait que je ne me parjurerai pas.

— C'est bon, dit le roi. J'ai ta parole. Que cet homme passe la nuit chez toi.

Khigar et le boucher se mirent donc en route. Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison, Khigar poussa l'homme dans l'étable où se trouvait un âne. Il lui fit signe de s'étendre sur une botte de foin dans un coin de l'étable, puis, prenant un bâton, il se dirigea vers l'âne.

— Âne, c'est à toi que je parle ; écoute-moi bien. Si demain tu devais être jugé pour le vol d'un couteau, vol dont tu es innocent, je le sais, voilà ce qu'il faudrait que tu répondes. Tu m'entends, âne ?

Et Khigar donna un coup de bâton sur le derrière de l'âne qui se mit à braire.

— Bien, bien, tu m'entends. Donc écoute mon conseil, espèce d'âne, et ne t'amuse pas à en faire à ta tête comme d'habitude ! Quand le roi te demandera où tu as pris ce couteau, tu répondras qu'il était planté dans la poitrine de ta mère et que depuis tu vas de ville en ville à la recherche de son assassin que tu as juré de retrouver. As-tu bien compris, âne ?

Et Khigar punctua sa question d'un nouveau coup de bâton sur la croupe de l'animal.

— Rrr ! fit l'âne.

— Bien, bien, âne ! Retiens ta leçon et ne t'avise pas de dire autre chose.

Puis Khigar se retira.

Le lendemain matin, et toujours sans lui adresser la parole, il accompagna le boucher jusqu'au tribunal.

Les badauds ne donnaient pas cher de la peau de cet étranger qui ne faisait pas le poids face au chef cuisinier, honorablement connu dans la cité.

Le roi, le ministre de la Justice arrivèrent et prirent place.

— Étranger, dit le roi, comment ce couteau est-il arrivé entre tes mains ?

Le boucher, dont la pâleur était cadavérique, répondit :

— Sire, je l'ai trouvé planté dans la poitrine de ma mère et depuis, je suis à la recherche de son assassin.

Un vent de stupeur passa sur l'assistance.

Le roi s'adressa alors au chef cuisinier :

— Ce couteau est-il bien le tien ?

Le chef cuisinier, effrayé par la tournure que risquaient de prendre

les événements, demanda à voir le couteau de plus près avant de déclarer :

— Je suis confondu et demande à Votre Majesté et à cet homme de pardonner ma méprise. Le manche de mon couteau est en ivoire, celui-ci est en bois d'olivier, ce n'est donc pas mon couteau.

— Que l'on donne dix coups de bâton à ce cuisinier pour lui apprendre à mieux regarder une prochaine fois, ordonna le roi.

— Que Votre Majesté lui pardonne, pria alors Khigar, tout le monde peut se tromper.

— C'est bon, dit le roi, qu'on libère ces deux hommes. Mais j'aurais juré que l'un des deux était coupable !

— Le cœur de l'homme et le fond de la mer sont insondables, Sire, déclara Khigar, et nul n'est si innocent ni si coupable qu'on le croit.

Le roi, perplexe, médita longuement le sens de ces paroles... On dit qu'il y pense encore.

Trois grenades sont tombées du ciel : une pour celui qui dispense les bons conseils, l'autre pour celui qui les entend, la troisième pour celui qui en fait son profit.





V

LE MÉDECIN INFALLIBLE

IL ÉTAIT OU N'ÉTAIT PAS, peu importe, dans la ville de Chabin Kara Hissar(6), un médecin qui vouait sa vie à soulager les souffrances de ses semblables. Il ne demandait pas de rétribution aux pauvres, qu'il soignait avec autant de dévouement que les riches. Il respectait les vieillards, aimait son prochain et faisait le bien autour de lui.

Touché par l'humanité et la pitié de cet homme juste, l'archange Gabriel décida de l'aider dans sa tâche quotidienne. Il lui apparut sous les traits majestueux d'un grand vieillard à barbe blanche et le conduisit dans une immense forêt emplie d'arbres plusieurs fois centenaires, dont les cimes semblaient toucher le ciel. Toutes les essences s'étaient donné rendez-vous dans cette forêt.

Devant les yeux émerveillés du médecin, l'archange Gabriel présentait, une à une, les différentes espèces d'arbres :

— Celui-ci est l'arbre à pain, dont les fruits comestibles peuvent nourrir les pauvres ; cet autre, si haut, est l'arbre à encens : il pleure des larmes de gomme odoriférante. Sens-tu son parfum aromatique ? Il est bénéfique à ceux qui souffrent des bronches.

« Ah ! Voici l'arbre à lait et l'arbre de neige... Au pied de chacun de ces arbres poussent maintes variétés de plantes dont les vertus sont encore inconnues des hommes. Avec ces plantes, tu sauveras tellement de vies humaines que ta renommée s'étendra dans tout le pays et même hors des frontières. Et comme je sais que tu ne tireras pas vanité de ton savoir, je veux faire davantage pour toi. Afin que tes arrêts de vie ou de mort soient infallibles, tu me trouveras toujours dans la chambre de tes malades. Si tu me vois au pied du lit, tu peux affirmer avec assurance que le malade sera guéri. Mais quand tu m'apercevras au chevet du malade, alors tous tes remèdes seront inutiles...

Ayant dit, le « cueilleur d'âmes »(7) disparut dans un tourbillon de poussière d'or.

Le médecin devint bientôt célèbre ; ses remèdes aux plantes faisaient

des miracles, la précision de ses diagnostics tenait du prodige.

Or, vint un jour où le fils du roi tomba malade. Les médecins de la cour étaient impuissants à le guérir. Toutes les sommités médicales des pays voisins furent invitées par le roi à donner leur conseil sur la maladie du prince, mais chacun se refusa, craignant la colère du souverain en cas d'échec.

Désespéré, le roi fit alors appel aux mages, aux magnétiseurs, aux alchimistes... Mais eux aussi déclinèrent l'invitation, se dérochant sous les prétextes les plus divers.

Pendant ce temps, le prince dépérissait sans que personne ne veuille prendre la responsabilité d'un traitement qui risquait d'être vain.

Le roi menaça alors ses médecins des pires représailles s'ils ne parvenaient à découvrir l'homme qui guérirait son fils.

Jaloux de la renommée de leur confrère de Chabin Kara Hissar, et assurés que le prince ne pouvait échapper à la mort, ceux-ci suggérèrent au roi de faire appel à ses services. « Ainsi, se disaient-ils, si le prince meurt, nous n'en serons pas tenus pour responsables et ce médecin ambitieux en assumera seul la faute. »

Convoqué au palais, le médecin se rendit donc auprès du prince.

Il était confiant dans le don que lui avait accordé l'archange Gabriel, mais plein d'appréhension à l'idée de succéder à tous les médecins du roi. Et cette crainte était pleinement justifiée...

En pénétrant dans la chambre, quelle ne fut pas sa consternation lorsqu'il aperçut l'archange cueilleur d'âmes au chevet du malade. Il eut beau prier, supplier l'archange Gabriel de différer de quelques années le trépas du prince, rien n'y fit ; le cueilleur d'âmes demeura inexorable :

— N'essaye pas de me fléchir, dit-il au médecin. L'heure du prince a sonné ; il doit me rendre son âme.

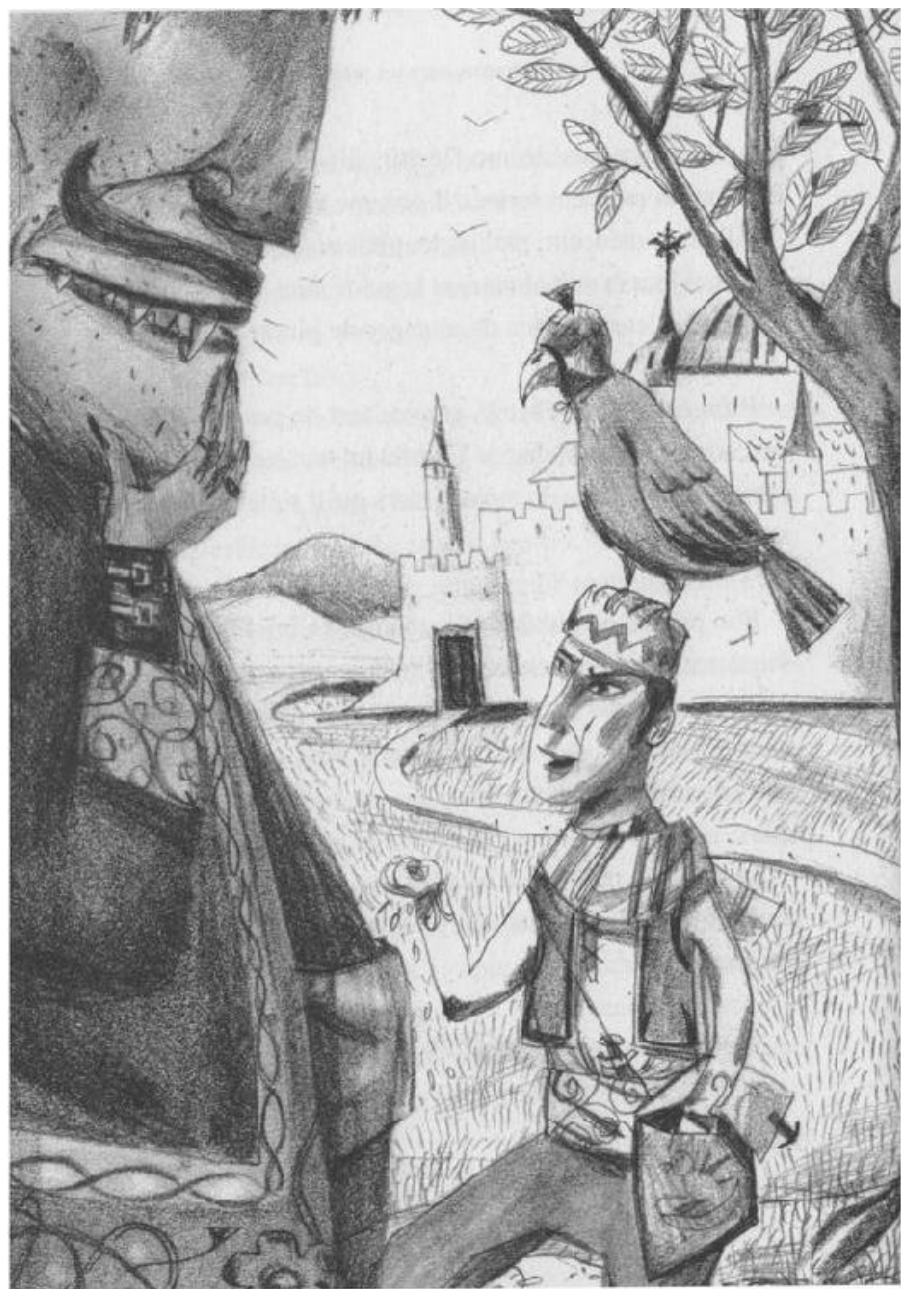
Alors, le médecin, parlant tout bas aux quatre serviteurs qui jour et nuit montaient la garde dans la chambre du prince, leur ordonna de changer de place, brusquement, le lit du malade.

Il fut obéi sur-le-champ, et avec tant de promptitude et d'adresse que l'archange Gabriel fut tout surpris de se retrouver aux pieds du malade alors qu'il s'était placé à sa tête.

Bon prince, ou plutôt bon archange, Gabriel laissa la vie sauve au prince, tenant ainsi ses engagements envers le médecin, mais à une condition : qu'il ne renouvelle jamais plus ce genre de supercherie sous peine de se voir supprimer son don.

Le médecin de Chabin Kara Hissar vécut longtemps, aimé et respecté de tous, choyé et comblé de richesses par le roi.

Mais ni toi le lecteur, ni moi le conteur, n'y avons rien gagné.



VI

LE JEUNE HOMME ET LE DÈV

Il y avait jadis, nous n'étions pas encore de ce monde, un pauvre hère qui ne possédait pour tout bien que sa besace.

N'ayant ni famille ni maison pour le retenir dans son village, il décida un jour de quitter les montagnes de Sassoun(8) pour aller tenter sa chance sous d'autres cieux.

Traversant une forêt profonde, il remarqua un nid tombé d'un arbre ; dans le nid se trouvaient un œuf et un oiseau, qu'il mit dans sa besace avant de poursuivre son chemin.

Comme il allait pour sortir de la forêt, un dèv(9) terrifiant apparut et lui barra la route.

— Que fais-tu sur mon territoire, frère humain ? gronda le dèv. Ignores-tu que nul ne peut le traverser s'il n'a pas payé son droit de passage ?

— Pardonne-moi, frère dèv, si je t'ai causé du tort, dit le pauvre homme. Loin de moi l'idée de te tromper ou de frauder. Permits-moi de réparer ma faute bien involontaire. Que dois-je faire ?

— Tu dois te mesurer à moi, dit le dèv. Si ta force est supérieure à la mienne, tu pourras passer ton chemin, sinon, tu auras la tête tranchée.

L'homme de Sassoun était épouvanté. Du coin de l'œil, il observait le dèv, trois fois plus grand que lui. Son corps semblait taillé dans le rocher rugueux de la montagne. Au bout de ses bras épais et velus se balançaient deux mains énormes, assez puissantes pour enserrer le cou d'un bœuf.

« Pour sûr, il va me broyer les os un à un entre ses grosses pattes », se disait le pauvre homme.

— Alors ! tonna le dèv, es-tu prêt ?

— O...u...i, répondit le Sassouniote d'une voix tellement chevrotante qu'il ne la reconnut pas lui-même.

— Eh bien ! Allons-y, dit le dèv.

Sur ces mots, il prit entre ses mains un morceau de granit et déclara :

— En serrant cette pierre, je peux la réduire en poussière. Es-tu

capable d'en faire autant ?

Et tout en parlant, le dèv écrasait la roche dans son poing fermé. Quand il ouvrit la main, un peu de sable se répandit à terre : c'était tout ce qu'il restait du gros caillou.

« Ô grand archange Raphaël, viens à mon aide ! » implora le pauvre homme, qui sentait sa dernière heure approcher. « Comment pourrais-je, moi si maigre, me mesurer à ce colosse capable de pulvériser les rochers ? »

Sa prière avait-elle été entendue ou son instinct de survie lui donnait-il une inspiration inespérée ? Il s'entendit annoncer d'une voix assurée :

— Je peux faire mieux que cela, frère dèv ; je suis capable de tirer le jus de la pierre.

Il se baissa alors et, faisant semblant de ramasser une pierre, il sortit l'œuf de sa besace, le pressa entre ses doigts et en fit jaillir la substance.

Le dèv, étonné et dépité, marmonna entre ses dents :

— Tu as eu de la chance cette fois-ci, frère humain. Mais la chance ne tombe pas toujours au même endroit.

Puis il ramassa une autre pierre.

— Regarde bien cette pierre, dit-il ; je vais la lancer si haut qu'elle ne retombera qu'après avoir touché les nuages.

Joignant le geste à la parole, il lança la pierre, qui mit un temps infini avant de retomber sur le sol.

— Je peux faire bien mieux que cela, frère dèv, dit le Sassouniote ; je vais lancer ma pierre si haut qu'elle ne retombera jamais.

Ce disant, notre homme lança l'oiseau, qui prit son envol et disparut dans les nuages.

Un lourd silence se fit qui parut, pour notre homme, durer l'éternité plus un jour. Il se demandait comment allait réagir le dèv. Accepterait-il sa défaite ou, au contraire, se vengerait-il ? Dans ce cas, il savait qu'entre les mains du dèv, il ne pèserait pas plus qu'une coquille de noix.

Le dèv, vexé d'avoir été vaincu par cet humain chétif et misérable, poussa un profond soupir dont l'écho fit tressaillir les biches au fond des bois. Mais une parole est une parole, et son honneur de dèv était en jeu, que diable ! Il fit donc contre mauvaise fortune bon cœur et déclara :

— Passe ton chemin, frère humain. Tu l'as mérité. Et pour te prouver que je ne te garde pas rancune, je veux t'offrir ce faucon magnifique digne d'un roi. Il te servira là où tu te rends. De plus, je vais te gratifier de trois conseils. Si tu les suis exactement, tu n'auras jamais de réels soucis dans la vie :

« Premièrement, ne t'attache à aucune personne sans la connaître ;

deuxièmement, ne révèle à personne un secret dont dépendrait ta vie ; troisièmement, n'élève pas un étranger comme ton fils.

L'homme remercia le dèu, mit le faucon dans sa besace et s'en alla.

Il arriva bientôt dans un royaume tranquille, où il décida de s'installer. Grâce à son faucon, il ne manquait pas de gibier pour se nourrir et se mit à en porter chaque jour au palais, où l'on admira fort son oiseau dressé à la chasse.

Le roi, qui entendit parler de l'adresse du faucon et de la dextérité du maître, les fit mander au palais et proposa d'acheter le rapace un bon prix.

Mais comment vendre au roi ce qu'il désire ? Notre homme se fit un honneur d'offrir son faucon au souverain.

— Tu n'auras pas à regretter ton geste, lui dit alors le roi, ravi. Je te nomme sur-le-champ mon grand veneur(10). Tu logeras au palais et recevras un salaire considérable.

Le roi, qui aimait la chasse par-dessus tout, rendait souvent visite à son grand veneur pour s'entretenir avec lui du dressage des faucons. Au fil du temps, le veneur devint ainsi l'ami et le confident du souverain.

Un jour, le roi lui dit :

— Pour t'attacher davantage à moi, ami, je te donne en mariage l'une des dames du palais.

Le roi savait bien que l'homme était secrètement amoureux d'une dame d'honneur de la reine, et qu'elle-même n'était pas insensible au charme du grand veneur. Aussi les noces furent-elles célébrées dans la joie et les réjouissances.

Les années passèrent donc, pour le veneur et sa femme, agréables, jalonnées de joie, de chance, d'amitiés nombreuses, d'abondance. Il n'y avait qu'une seule ombre au tableau : aucune naissance n'était venue combler leurs vœux. Aussi décidèrent-ils d'adopter un petit garçon et de l'élever comme leur fils.

Et l'enfant grandit, devint un homme à son tour...

Un soir, seul dans sa belle maison aux dix-sept fenêtres donnant sur le jardin où seul le gazouillis des oiseaux troublait le silence, le grand veneur passait en revue toutes les années de sa vie : de la plus grande misère, il était parvenu aux plus hautes charges du royaume grâce au roi qui l'honorait et l'estimait. Lui qui ne possédait rien avait maintenant un château, une femme aimante, un fils respectueux, des richesses.

Il se souvint alors des conseils du dèu et il en rit : il s'était attaché à un roi sans le connaître ; il avait élevé un étranger comme son fils, et quel mal lui était-il advenu de tout cela ? Aucun, bien au contraire. Le

dèv s'était donc trompé ou l'avait trompé.

Toutefois, il n'avait pas encore vérifié la valeur du dernier conseil du dèv : révéler à quelqu'un un secret dont sa vie dépendrait...

Notre homme chassa d'un geste cette pensée importune ; mais l'idée resta dans sa tête et fit son chemin. Il décida alors d'en avoir le cœur net et chercha à qui confier un tel secret. À qui, sinon à celle qu'il chérissait plus que tout au monde et qui le lui rendait au centuple : son épouse !

Et bien qu'il répugnât à éprouver sa femme, sûr du résultat, il la mit à l'épreuve ; il cacha en un lieu sûr le faucon qu'il avait offert au roi, et qui était devenu le préféré du souverain. Puis il alla trouver sa femme :

— Ma chère épouse, lui dit-il, je vais te révéler un secret : j'ai tué le faucon favori du roi, ne supportant plus d'en avoir été dépossédé. Garde-toi de me trahir, il y va de ma vie.

Son épouse jura que rien ne la ferait jamais violer ce secret.

Le lendemain, le roi apprit la mort de son oiseau favori, lâchement étranglé. Il en conçut un chagrin d'autant plus profond que cette vilénie ne pouvait avoir été commise que par un familier de sa Cour.

Il fit savoir que tous les biens du coupable seraient confisqués et promit, en outre, de verser une rente de mille pièces d'or à celui ou celle qui le dénoncerait.

La femme du grand veneur, craignant d'être brutalement réduite à la pauvreté par la faute de son mari, le dénonça sur l'heure, et notre homme fut aussitôt arrêté.

Le roi alla le visiter dans le cachot où on l'avait jeté et lui fit d'amers reproches :

— Ingrat ! Misérable ! C'est bien mal me remercier de t'avoir tiré de la misère où tu étais. Je t'ai donné richesses, honneurs, charges... et toi tu étrangles mon oiseau favori ! Pour ta punition, tu auras la tête tranchée ce soir même.

— Patiente un peu, ô roi ! Ne te fie pas aux apparences, implora le veneur.

Mais le roi, n'écoutant que sa colère, s'en fut quérir le bourreau.

« Comme je le connaissais mal, se dit notre homme ; je n'aurais jamais dû m'attacher à cet être versatile et coléreux. »

Mais durant toutes les années où il avait bénéficié de la faveur royale, le grand veneur avait fait tellement de bien autour de lui que le roi ne trouva aucun bourreau qui acceptât de lui trancher la tête. Il annonça alors qu'il était prêt à verser une deuxième rente de mille pièces d'or à l'homme qui accepterait d'exécuter la sentence.

Le fils, voyant que tous les biens de son père adoptif avaient été saisis et que seule la rente royale pourrait un peu compenser cette perte, offrit alors ses services au roi.

Comme on conduisait l'homme au supplice, le peuple témoigna, par des huées, son mépris pour le fils sacrilège qui se proposait de tuer de ses mains celui dont la main l'avait nourri.

— Oh ! dèv, murmura l'homme ; que ne t'ai-je écouté ! Tu avais mille fois raison, dèv !

Intrigué par ces mots, le roi lui demanda de s'expliquer. Le grand veneur lui raconta alors son histoire en quelques mots et ajouta :

— Votre Majesté trouvera son faucon favori en tel lieu où je l'ai mis en sûreté avant d'éprouver ma femme.

On ramena le faucon au roi, qui en fut tout heureux et se sentit fort confus d'avoir douté de son grand veneur. Il fit châtier les deux misérables, qui n'avaient pas hésité à trahir leur époux et père pour de l'argent, et voulut absolument combler d'honneurs celui qu'il avait injustement accablé.

— Je t'attache à ma personne en qualité de ministre ; je t'offre le plus beau de mes palais ; je te fais verser chaque mois mille pièces d'or sur ma cassette...

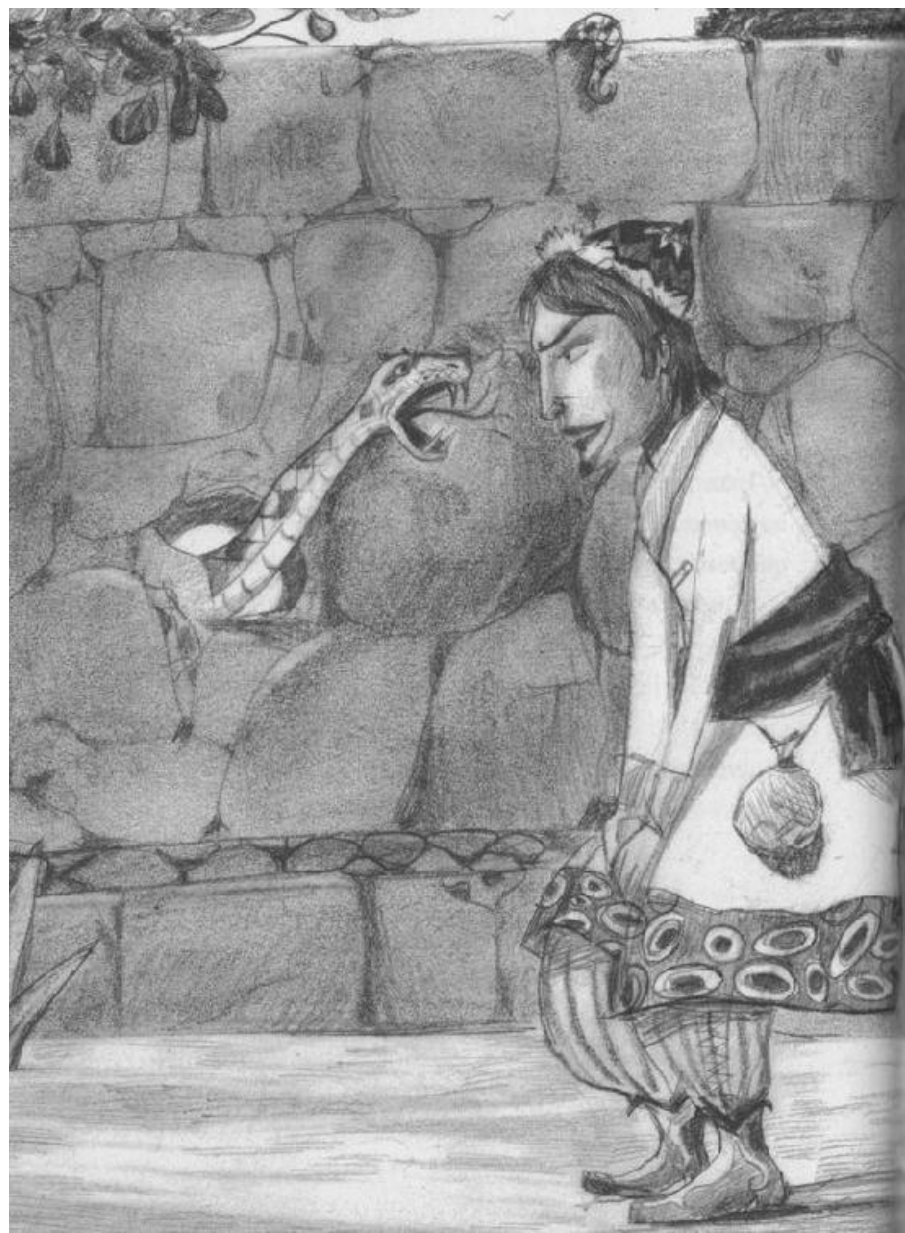
Mais l'homme refusa tout.

— Sire, expliqua-t-il au roi, je n'ai pas tenu compte des trois recommandations du dèv : je me suis attaché à Votre Majesté sans la connaître ; j'ai confié à ma femme le secret dont dépendait ma vie ; j'ai élevé un étranger comme un fils. Aujourd'hui, j'ai pu vérifier non seulement la justesse des conseils du dèv, mais aussi la vanité des richesses, des honneurs et la fragilité de l'amitié des grands. Je supplie Votre Majesté de bien vouloir me laisser m'en retourner dans mon village.

À contrecœur, le roi accepta et l'homme, muni de sa vieille besace, s'en retourna vers les montagnes de Sassoun, d'où il était parti bien des années auparavant.

Trois grenades sont tombées du ciel : une pour vous et une pour moi, une pour ceux que la sagesse a visités et qui ne se laissent pas tenter par les vanités de ce monde.





VII

LE CONTE DU SERPENT

NOS ANCÊTRES RACONTENT qu'une fois, un roi fit un rêve qui le plongea dans la perplexité. Il avait le secret pressentiment que ce rêve contenait un avertissement, une sorte de mise en garde. Mais contre qui ? Contre quoi ? Le roi était bien incapable de le deviner. Il convoqua les mages et les devins du palais afin de les consulter mais ceux-ci, prudemment, ne débitèrent que des prédictions ambiguës qui ne pouvaient éclairer le roi. Il fit donc publier de tous côtés qu'il donnerait son pesant d'or à celui qui saurait interpréter le songe, mais qu'il ferait décapiter sans pitié les imposteurs.

Un jeune paysan qui n'avait plus rien pour vivre se dit : « Je vais raconter quelque chose au roi ; soit il me donnera de l'or, soit il me fera couper la tête. Dans l'un ou l'autre cas, je serai délivré de mes soucis. »

Il se mit donc en route vers le palais royal et, chemin faisant, il longea un muret de pierre, baigné de soleil, quand tout à coup, il entendit comme un murmure sortir des pierres :

— Frère humain, où vas-tu ? disait la voix.

Notre homme regarda de tous côtés et ne vit personne, sinon un serpent qui avait passé sa tête à travers un trou du muret et qui parlait.

— Je vais chez le roi interpréter son rêve, lui confia alors le paysan. Je ne sais pas ce que je pourrai lui raconter mais peu importe, ma vie est trop pénible ; s'il me fait couper la tête, au moins, je n'aurai plus à me préoccuper de ma pitance quotidienne.

— Ne t'inquiète pas, frère humain ; moi, je sais de quoi a rêvé le roi et je veux bien te le confier, à une condition.

— Ce que tu voudras, frère serpent, promit le paysan.

— Quand le roi t'aura donné ton pesant d'or, tu le partageras avec moi.

— Sur ma vie, je m'y engage.

Alors le serpent raconta :

— Le roi a rêvé d'un renard. Dis-lui : « Le monde est devenu renard ;

chacun cherche à tromper son voisin. Il n'y a ni grands ni arbitres. Tous dupent, fraudent, trichent pour se remplir les poches. Méfie-toi, ô roi, de tes conseillers, de tes ministres, de tes juges ; ils ne sont pas honnêtes. »

Ayant dit, le serpent fixa longuement le paysan d'un regard étrangement clairvoyant.

— Va, frère humain, dit-il, et ne m'oublie pas.

L'homme remercia le serpent et s'en fut chez le roi. Il lui révéla le contenu de son rêve et sa signification. Le roi, charmé, lui fit verser son pesant d'or et le paysan, ravi, s'en retourna chez lui. Tout le long du chemin, il s'interrogea sur la conduite à tenir : allait-il garder son or pour lui seul ou le partager avec le serpent ? Plus il se rapprochait du muret où vivait le reptile, plus cette perspective lui devenait désagréable.

« Quel besoin ai-je de partager mon or avec un animal ? se demanda-t-il. J'ai là de quoi vivre tranquille jusqu'à mes cent ans révolus. »

Soudain, il aperçut la tête du serpent qui dépassait d'entre les pierres du muret. L'ingratitude devint alors plus forte que le respect de la promesse faite ; l'homme ramassa une pierre et la jeta contre le serpent, qui s'enfuit sans demander son reste.

Mais le lendemain, le roi fit un autre rêve et il réclama le paysan pour le deviner et l'interpréter. Voilà notre homme bien en peine. Il connaissait les conditions imposées par le roi : soit un sac d'or, soit la décapitation, et se savait bien incapable de deviner, seul, le nouveau rêve du roi. Hélas, impossible de demander, cette fois, l'aide du serpent traité avec tant d'ingratitude la veille !

L'homme ne veut pas retourner chez le roi, mais des soldats en armes viennent le chercher et le contraignent à prendre le chemin du palais.

Tremblant de peur, le paysan passe devant le muret ; il se met à genoux et murmure :

— Frère serpent, j'ai encore besoin de toi.

Le serpent paressait au soleil. Son long corps aux dessins de maçonnerie ondulait sur le muret de pierre. Il leva sa tête triangulaire vers le paysan, le fixa de ses yeux d'émeraude et émit un sifflement, montrant la double fleur rouge de sa langue :

— Que veux-tu, ô humain ingrat ? maugréa-t-il.

— Je suis bien coupable envers toi, frère serpent, s'excusa le paysan, mais la vue de tout cet or m'a fait perdre la tête. C'est lui qui est responsable de ma perfidie. Je t'en prie, aide-moi encore une fois.

— D'accord, répondit le serpent, je vais t'indiquer le songe du roi.

Mais n'oublie pas : quand le roi t'aura donné ton pesant d'or, tu le partageras avec moi ; et ne t'avise pas de me jeter une pierre comme la première fois.

— Sur ma vie, je te le promets ! assura l'homme.

Alors le serpent se mit à raconter :

— Le roi a rêvé d'un loup. Dis-lui : « Le monde est devenu loup ; on se mange, on se dévore ; il n'y a plus de loi, plus de justice ; il n'y a ni grands ni petits. Tous exploitent, volent, profitent. Méfie-toi, ô roi, de tes conseillers, de tes ministres, de tes juges ; ils ne sont pas honnêtes. »

Ayant dit, le serpent coula son long corps moucheté de vert et de bleu parmi les pierres grises du muret, non sans recommander :

— Va, frère humain, et ne m'oublie pas.

L'homme n'a pas le temps de remercier que déjà le serpent a disparu dans un bruissement léger parmi les feuillages roux de l'automne. Le paysan s'en va chez le roi. Il raconte le songe, reçoit son pesant d'or et s'en retourne chez lui, bien décidé, cette fois encore, à garder tout cet or pour lui seul. Il imagine déjà ce qu'il pourra s'offrir grâce à cette fortune qui lui tombe du ciel : une maison, des serviteurs, des amis pour faire bombance... Il pourra enfin vivre comme un pacha dans le luxe et l'opulence.

Sur le chemin du retour, apercevant la tête du serpent qui dépasse du muret, il lui jette une pierre. Le serpent s'enfuit en sifflant :

— Tu as tort, ô humain ! Je ne te ferai pas bénéficier de ma connaissance et de ma sagesse une troisième fois et tu seras puni pour ta cupidité et ton ingratitude. Je te l'annonce aussi sûrement que je prédis les rêves.

Les paroles du serpent firent froid dans le dos du paysan, mais le sac d'or lui réchauffait tellement le cœur qu'il les chassa de ses pensées.

Le lendemain, le roi fit un nouveau rêve et il réclama le paysan pour le deviner et l'interpréter. Les conditions du roi étaient inchangées : soit un sac d'or, soit la décapitation. Le paysan, surmontant sa peur et se fiant à sa bonne fortune, se dit : « Le roi a rêvé une première fois d'un renard, une seconde fois d'un loup. De quoi peut-il rêver cette fois-ci sinon d'un agneau ? Serais-je moins avisé que cet animal de serpent ? »

Confiant, il se rendit chez le roi et lui déclara :

— Ô roi, tu as vu un agneau. Le monde est devenu agneau. Personne ne trompe, personne ne commet d'injustice. C'est la paix, la tranquillité. Ne te méfie ni de tes conseillers, ni de tes ministres, ni de tes juges ; ils sont tous devenus honnêtes.

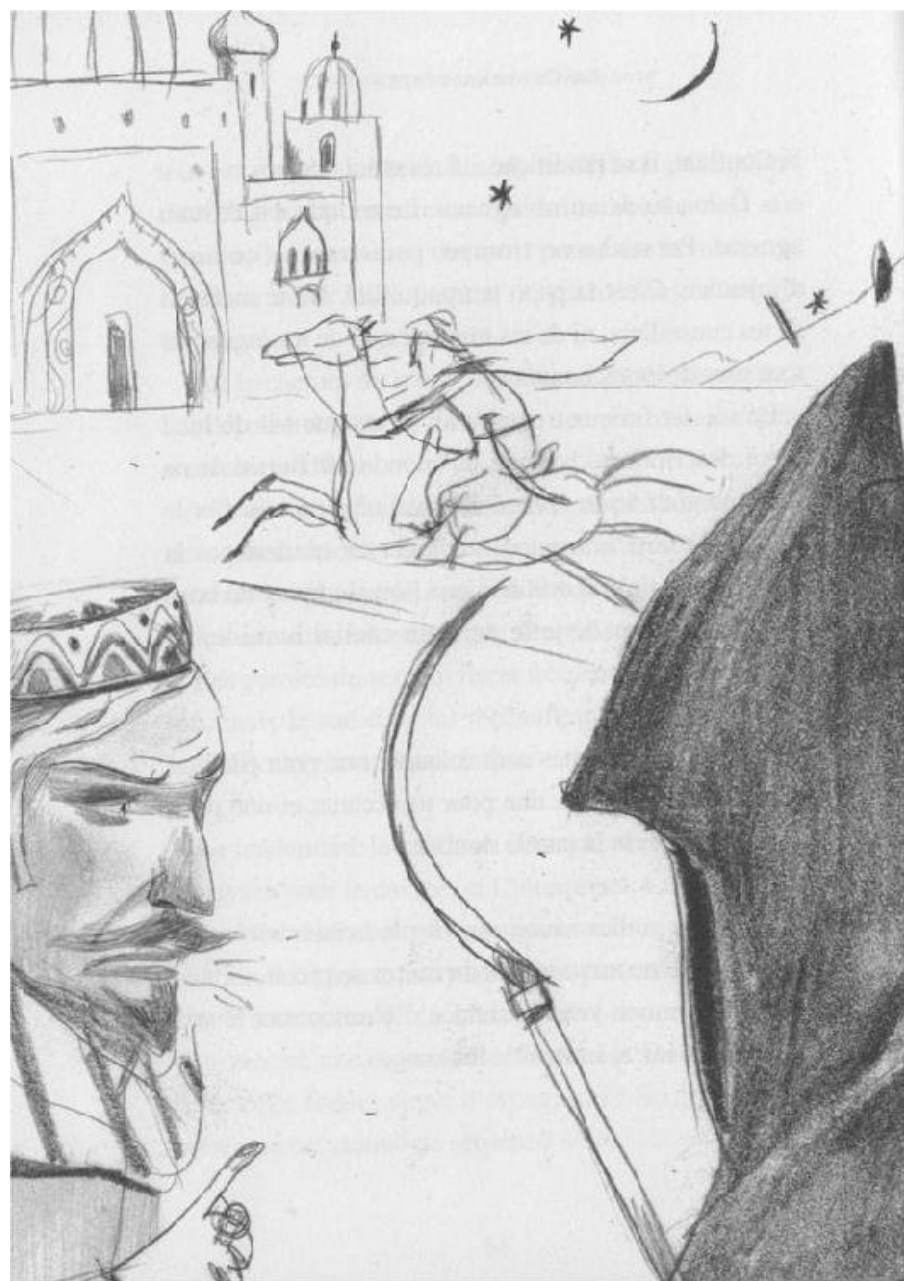
Le roi est furieux : ce paysan se moque-t-il de lui ? Cette description

idyllique du monde est fausse et ne correspond ni à son rêve ni à la réalité : son trésorier le vole, sa femme le trompe, ses juges ne rendent pas la justice... Aussitôt, il ordonne que l'on s'empare du bonhomme et qu'on le jette dans un cachot humide, en attendant le bourreau.

Trois fleurs blanches sont écloses ; une pour Sidonie parce qu'elle est jolie, une pour toi lecteur, et une pour celui qui respecte la parole donnée.

Et si vous voulez savoir quel fut le troisième rêve du roi, passez donc un jour près du muret de pierre...

Peut-être aurez-vous la chance d'y rencontrer le serpent qui devine et interprète les songes.



VIII

LE RENDEZ-VOUS...

UN JOUR que le premier vizir du roi traversait comme à l'accoutumée la place du marché de Van(11) pour se rendre au palais, il sentit quelqu'un heurter son épaule.

Étonné, il se retourna et aperçut la Mort qui le regardait fixement.

Toute drapée de noir, la tête couverte d'un voile qu'elle tenait de la main gauche de façon à cacher le bas de son visage, elle portait dans la main droite la faux qui lui sert à trancher les vies humaines.

Le vizir, effrayé, courut au palais et se précipita chez le roi.

— Sire, je vous en prie, permettez-moi de quitter la ville sur-le-champ.

— Pourquoi cette hâte ? s'enquit le roi.

— J'ai croisé la Mort, tantôt, au marché, répondit le vizir ; elle m'a regardé d'un air menaçant et je suis sûr qu'elle vient me chercher...

— Es-tu bien sûr d'avoir vu la Mort ? interrogea le roi.

— Aussi sûr que je vous vois, Sire. Elle me montrait sa faux. Je dois fuir, tout de suite, le plus loin possible ; si je ne quitte pas le royaume, je suis perdu.

Le roi avait du mal à croire que la Mort pût venir se promener paisiblement sur la place du marché afin d'y choisir ses prochaines victimes. Peut-être son vizir avait-il eu une hallucination due à un excès de fatigue ? Néanmoins, comme il avait de l'affection pour cet homme, il lui proposa :

— Va, mon ami, va ; prends au palais ce qu'il te faut et que Dieu t'accompagne.

Le vizir enfourcha donc le meilleur cheval des écuries royales et franchit au galop l'une des sept portes de la ville, en direction de Samarkand.

D'une seule traite, il parcourut les milliers de kilomètres qui le séparaient de la capitale de l'Asie centrale.

Quand, épuisé, il aperçut enfin, dans les derniers flamboiements du soleil couchant, le mausolée à coupole azurée de Timur Lang(12) et les colonnes aux mosaïques vertes et bleues de la madrasa Chir-Dar(13), il

résolument de prendre un peu de repos et s'étendit sur une natte auprès de son cheval.

De son côté, le roi, tourmenté par les propos de son vizir, décida de se rendre lui aussi au marché, afin de voir de ses yeux cette Camarde(14) à laquelle nul n'échappe.

Habillé simplement pour n'être point reconnu de ses sujets, il sortit du palais et traversa la grand-place où les maraîchers installent leurs paniers de légumes, de fruits et d'épices.

Ignorant l'appel des menthes fraîches, des pastèques à la chair tendre, des abricots au goût de musc et de miel, il chercha des yeux, parmi la foule bigarrée, celle qui fait peur aux plus courageux.

Soudain, il l'aperçut ; c'était bien elle, haute, décharnée, tout de noir vêtue. Elle se faufilait parmi les étalages, glissait d'un groupe à l'autre sans que personne ne la remarquât, touchant du doigt l'épaule d'un homme qui venait d'acheter au porteur un verre d'eau bien fraîche, effleurant la main d'une jeune femme aux bras chargés de tulipes, évitant un vieillard...

Le roi se dirigea vers elle, certain qu'elle l'avait reconnu malgré les habits modestes dont il était vêtu. En dépit de sa sagesse et de son courage, il ne pouvait empêcher l'angoisse de lui serrer la gorge, mais il lui demanda, tout de même, dans un souffle :

— Ô Ankou(15), permets-moi de te poser une question.

La Mort se rapprocha de lui pour mieux l'entendre ; ses yeux vides fixaient le néant, ses longs doigts décharnés aux ongles crochus pendaient à ses côtés et son haleine brûlante lécha le visage du roi lorsqu'elle ordonna d'une voix rauque :

— Parle.

Le roi sentait ses jambes se dérober sous lui ; il osa cependant poursuivre :

— Mon premier vizir est un homme jeune et en bonne santé ; il est juste et bon et il sert son pays avec loyauté. Pourquoi l'as-tu bousculé ce matin ? Pourquoi l'as-tu regardé d'un air menaçant ?

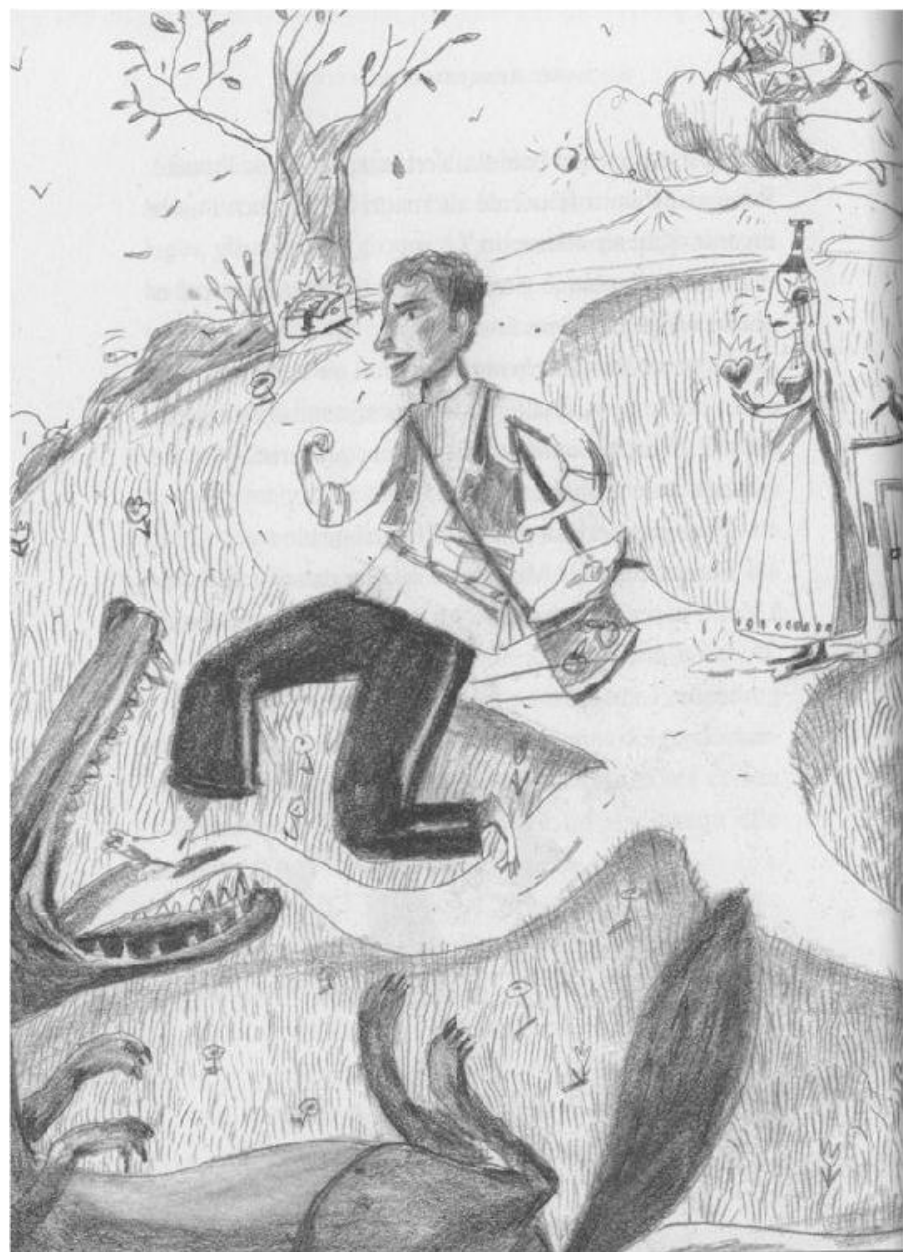
La Mort, quelque peu surprise, dévisagea le roi et planta son regard dans le sien.

— Je ne voulais pas le regarder d'un air menaçant, dit-elle. Simplement, quand nous nous sommes heurtés par hasard, dans la foule, et qu'il s'est retourné, j'ai été étonnée de le voir là.

— Pourquoi cet étonnement ? interrogea le roi.

— Parce que, dit la Mort, je ne m'attendais pas à le voir à Van. J'ai rendez-vous avec lui, cette nuit, à Samarkand. »





IX

LE STUPIDE

UN PAUVRE PAYSAN travaillait sans relâche pour pouvoir manger à sa faim, mais en dépit de tous ses efforts, il restait toujours pauvre : aucun morceau de beurre ne venait améliorer son quotidien. Jour après jour, il devait se contenter de pommes de terre bouillies et de pain sec. Découragé, il décida d'aller se plaindre de son sort auprès de Dieu.

Il prit sa besace et son bâton, et se mit aussitôt en route.

Chemin faisant, il rencontra un loup famélique qui lui demanda où il allait.

— Je vais me plaindre à Dieu, répondit le paysan, je suis trop pauvre et ce n'est pas juste.

— Peux-tu me rendre un service ? lui demanda alors le loup. Quand tu verras Dieu, parle-lui aussi de moi. Du matin au soir je cours les bois pour chercher ma pitance et souvent, je m'endors le ventre vide. Pourquoi Dieu m'a-t-il créé si c'est pour me laisser crever de faim ? Que dois-je faire ?

L'homme promit de poser la question à Dieu et poursuivit son chemin. Il rencontra ensuite une jolie jeune fille qui se lamentait.

— Longue vie à toi, sœurlette, salua le paysan. Pourquoi pleures-tu ? Je vais me rendre auprès de Dieu pour me plaindre de mon sort. Si tu souhaites que je lui transmette un message de ta part, n'hésite pas, je le ferai, promet-il.

— Je t'en prie, quand tu verras Dieu, parle-lui aussi de moi. Explique-lui que quelque part sur cette terre vit une jeune fille jolie, douce, en bonne santé et qui aspire au bonheur. Dieu m'a-t-il créée pour me laisser dans la solitude toute ma vie sans personne à qui parler ? Que dois-je faire ?

— Je poserai la question, lui promit le paysan.

Et il continua sa route.

Il marcha quelque temps encore et arriva près d'une rivière où il décida de se reposer. Au bord de l'eau poussait un arbre tout rabougri, aux branches dénudées.

— Où vas-tu ainsi ? demanda l'arbre au paysan.

— Je vais me plaindre à Dieu, répondit celui-ci.

— Puisque c'est ainsi, dit l'arbre, j'ai une prière à te faire. Quand tu verras Dieu, parle-lui aussi de moi. Je suis planté sur une bonne terre fertile, mes pieds sont arrosés par la rivière et pourtant je me dessèche. Pourquoi Dieu me prive-t-il de la joie de verdier au printemps, d'embaumer l'air par tous mes bourgeons, toutes mes fleurs, comme les autres arbres ? Jamais aucun enfant ne s'arrête auprès de moi pour que je lui offre mes fruits. Que dois-je faire ?

— Je poserai la question, promit le paysan.

Puis il se remit en route et marcha des jours, des nuits, des semaines. Après bien des péripéties qu'il ne m'appartient pas de vous révéler, il arriva enfin jusqu'à Dieu à qui il présenta ainsi sa supplique :

— Voilà, messire Dieu, on raconte que tu es juste et bon, et que tu traites tous les hommes de la même façon. Si cela est vrai, dis-moi si tu trouves équitable que je travaille comme un esclave pour avoir à peine de quoi manger un peu de pain alors que d'autres s'enrichissent sans rien faire ? Où est l'égalité dans tout ceci ? Où est la justice ?

Dieu resta perplexe. Il avait voulu les hommes heureux, et voilà qu'il n'avait pu empêcher les inégalités. Il avait créé un monde de paix, mais les êtres se faisaient la guerre... Et ce pauvre paysan, si naïf dans sa réclamation, le touchait infiniment.

Il décida de réaliser son vœu :

— Rentre chez toi, brave homme ; à deux reprises, tu rencontreras ta chance et elle te sourira. Saisis-la et tu seras riche et heureux, affirma Dieu.

Avant de prendre congé, l'homme exposa les cas du loup affamé, de la jeune fille malheureuse et de l'arbre rabougri.

Pour chacun d'eux, Dieu donna les solutions et notre homme prit le chemin du retour.

Tout d'abord, il rencontra l'arbre.

— Qu'a dit Dieu pour moi ? questionna l'arbre.

— Il a dit qu'un coffre rempli d'or était enterré sous tes racines et qu'il les empêchait de croître, répondit le paysan. Qu'on enlève cet or et tu reverdiras.

— Merveilleux ! s'écria l'arbre. Vite, creuse et prends l'or, nous serons heureux tous les deux.

— Non, non, je ne peux pas ; je n'ai pas le temps. Dieu m'a offert ma chance. Je dois rentrer chez moi et en profiter.

Et il s'éloigna à grandes enjambées, pressé de donner la réponse de Dieu à la belle jeune fille malheureuse.

Dès qu'elle le vit, elle l'interrogea :

— Qu'a dit Dieu pour moi ?

— Il a expliqué que pour trouver la joie et le bonheur, il faut que tu aies un compagnon avec qui tout partager, la joie comme la peine.

Un grand espoir éclaira les yeux de la jeune fille. Elle prit les mains du garçon dans les siennes et, toute rose de confusion, lui murmura :

— Puisque c'est ainsi, épouse-moi ! Épouse-moi et nous serons heureux ensemble.

— Non, non, je ne peux pas, répondit le garçon ; je n'ai pas le temps. Dieu m'a offert ma chance. Je dois rentrer chez moi et en profiter.

Il laissa la jeune fille tout à sa déception et, se dépêchant le plus qu'il pouvait, il marcha jusqu'à ce qu'il retrouve le loup affamé.

— As-tu la réponse de Dieu pour moi ? questionna le loup.

— Laisse-moi d'abord te raconter ce qui m'est arrivé, répondit l'homme. Après toi, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille solitaire et d'un arbre rabougri qui, tous deux, souhaitaient la fin de leurs malheurs. Je leur ai transmis la réponse de Dieu : la jeune fille doit trouver un époux et l'arbre doit se dégager du tas d'or qui bloque ses racines.

Le loup, avec beaucoup de bonhomie, interrompit le paysan :

— Eh ! l'ami. Te voilà bien chanceux, tu es donc riche et marié ?

— C'est curieux que tu aies cette réaction, frère loup, s'inquiéta le paysan. La jeune fille voulait, effectivement, que je l'épouse, et l'arbre me conseillait de creuser pour récupérer l'or.

— Et tu ne l'as pas fait ? s'étonna le loup.

— Bien sûr que non ! dit le paysan. J'ai refusé les deux propositions, car Dieu m'a offert ma chance ; il me l'a promis ! Je dois rentrer chez moi pour en profiter.

Le loup, perplexe, se gratta la tête avant de demander :

— Et pour moi ? Est-ce que Dieu t'a donné la solution de mon problème ?

Comme le paysan se mettait en route, le loup le retint :

— Eh ! Ne sois pas si pressé, réponds-moi avant de partir.

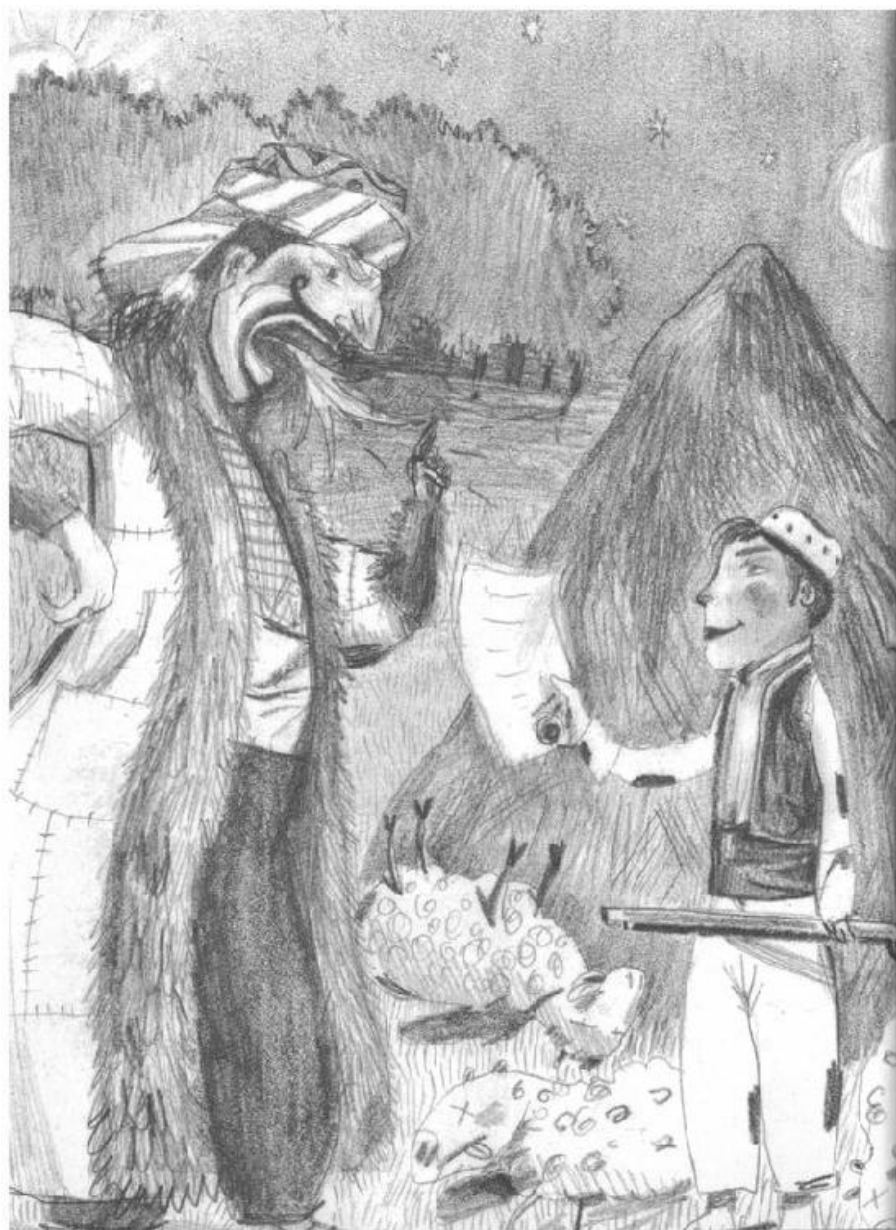
— J'ai tellement hâte de rentrer chez moi pour saisir ma chance que j'allais te négliger, frère loup. Pour toi Dieu pense que tu devras errer affamé jusqu'à ce que tu rencontres un imbécile qui assouvrira ta faim.

— Où veux-tu que je trouve un plus grand imbécile que toi ? ironisa le loup dans un sourire qui découvrit toutes ses grandes dents.

Et il le dévora.

Trois pommes sont tombées du ciel : une pour les garçons désargentés mais futés, une pour les jeunes filles éplorées, une pour ceux qui savent saisir la chance quand elle se présente.





X

LE MAÎTRE ET LE SERVITEUR

QUE LA VIE vous soit douce et qu'elle le soit aussi pour les deux frères dont je vais vous parler.

Deux frères, extrêmement pauvres, ne savaient comment améliorer leur ordinaire.

Ils auraient bien voulu, comme tant d'autres personnes du village, manger chaque dimanche les succulentes brochettes d'agneau, parfumées au cumin et à la coriandre, saupoudrées de persil finement haché et roulées dans le pain *lavach*(16). Au lieu de cela, il leur fallait se contenter de humer, de loin, le délicat fumet des brochettes grillées dans la braise que d'autres mangeaient et se rassasier d'un morceau de pain noir et d'un oignon cru.

Le plus âgé ne supportait plus la vie d'indigence qu'ils menaient tous les deux et, en sa qualité d'aîné, se sentait responsable de son frère. Le seul moyen de gagner un peu d'argent étant d'aller travailler chez un riche fermier de la vallée, il projeta de louer ses services, tandis que son cadet s'occuperait de l'entretien de la maison.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le riche fermier proposa au garçon un contrat dont la durée irait jusqu'au premier chant du coucou. Mais il ajouta une clause bizarre à cet arrangement : celui des deux qui se mettrait en colère au cours de cette période devrait verser à l'autre mille pièces d'or.

— Où veux-tu que je trouve mille pièces d'or ? s'inquiéta le domestique. Si je les avais, je ne viendrais pas travailler chez toi. Comment pourrais-je te payer au cas où je me mettrais en colère ?

— Qu'importe ! rétorqua le riche. Si tu ne peux me verser cet or, tu travailleras chez moi pendant dix ans, sans gages.

Le garçon réfléchit et se rassura : « Je suis calme, pondéré ; pourquoi me mettrais-je en colère ? Que pourrait faire mon maître pour me faire sortir de mes gonds ? Non, non, il y a vraiment peu de risques que je perde patience. »

Et il signa le singulier contrat.

Le lendemain, dès le lever du soleil, le maître éveille son nouveau serviteur.

— Va au champ et fauche-le tant qu'il y aura de la lumière, lui ordonne-t-il.

Le garçon fauche tout le jour. Le soir venu, il s'en retourne à la maison, fatigué.

— Pourquoi es-tu déjà revenu ? lui demande son maître.

— Le soleil s'est couché. Il fait nuit, se défend le domestique.

— Du tout ! rétorque le maître. Je t'ai dit : « Fauche tant qu'il y aura de la lumière ! » Le soleil s'est couché, mais la lune et les étoiles nous éclairent, que je sache.

— Mais, mon maître, je ne peux tout de même pas travailler nuit et jour !

— Eh ! songerais-tu à te fâcher ?

— Non, non, je ne me fâche pas. Je voulais seulement dire que je suis fatigué, balbutie le serviteur.

— Ah ! bien. Retourne donc faucher.

Le serviteur fauche, fauche toute la nuit. Ses muscles sont douloureux, ses bras, son dos le font souffrir, ses yeux se ferment malgré lui tant le sommeil l'invite au repos... mais il continue de faucher sous la pâle clarté qui tombe des étoiles.

Enfin, les ténèbres se dissipent, la lune disparaît à son tour et le garçon étire son corps fatigué. Mais voilà que le soleil se lève.

« C'en est trop ! se révolte-t-il, exténué. Même un âne crèverait à ce régime-là ! »

En proie à la colère et au désespoir, il s'écrie :

— Maudit soit ton pain et ton champ et l'argent de mes gages !

Le maître attendait cette explosion comme l'araignée guette sa proie ; tel un diable jaillissant hors de sa boîte, il bondit hors de la bicoque à outils où il s'était caché :

— Ah ! Tu t'es fâché ! Tu t'es fâché ! jubila-t-il. Tu dois donc exécuter notre contrat ! Je ne t'ai pas pris en traître ; tu savais à quoi tu t'exposais !

Le domestique était pris au piège. S'il ne versait pas les mille pièces d'or à ce mauvais homme, il se condamnait à travailler pour lui pendant dix ans sans gages. Et pour rien au monde, il ne se résoudrait à cet esclavage.

La mort dans l'âme, il signa au riche une reconnaissance de dette et s'enfuit jusque chez lui, espérant que son frère cadet, plus futé que lui, pourrait le tirer de ce mauvais pas.

— Ne t'inquiète pas, mon frère, dit le cadet. Reste ici. Cette fois-ci, c'est moi qui vais aller proposer mes services à ce riche. Et nous verrons ce que nous verrons !

Il entra donc au service du riche qui lui proposa un contrat dont la durée allait jusqu'au premier chant du coucou.

Cette fois encore, le riche exigea que celui qui se mettrait en colère devrait verser à l'autre mille pièces d'or.

— Ah non ! s'exclame le frère. Qu'est-ce que mille pièces d'or par les temps qui courent ? Mettons davantage ! Si je me fâche, je te verse deux mille pièces d'or. Si tu te fâches, tu me verses deux mille pièces.

Le riche, étonné mais sûr de son affaire, accepte et signe.

Le lendemain matin, le garçon ne se lève point. Le riche va, vient, fait du bruit ; son domestique dort toujours. Le maître ouvre la porte de la chambre et le réveille sans ménagements.

— Hé, garçon, lève-toi donc, il est bientôt dix heures ! maugrée le bonhomme.

— Te fâcherais-tu ? demande le garçon, ouvrant un œil pétillant de malice.

— Non, je ne me fâche pas, répond pensivement le maître. Je veux seulement dire qu'il est grand temps d'aller faucher le champ.

Notre jeune futé se lève, se lave, s'habille, se chausse...

— Hé, garçon, crois-tu que je vais te payer à ne rien faire ?

— Eh ! Te fâcherais-tu ?

— Non, je veux seulement dire que nous sommes en retard, s'agace le maître.

— Ah ! C'est différent ! Sans quoi tu connais nos conditions, sourit le serviteur.

Et tandis que le riche, perplexe, restait chez lui pour ruminer une colère dont il ne pouvait faire état, le jeune homme se rendit au champ. Le temps d'arriver, il était midi passé. Les autres moissonneurs étaient tous en train de déjeuner.

« Je ne vais pas travailler pendant que les autres déjeunent, se dit le garçon. Asseyons-nous et mangeons un morceau. »

La dernière bouchée avalée, le garçon s'installa confortablement pour la sieste et s'endormit.

Comme le soir tombait, le maître décida d'aller au champ vérifier le travail accompli. Quelle ne fut pas son exaspération lorsqu'il vit le jeune homme tranquillement couché sur une meule de foin. Il enrageait mais se contint car il connaissait le prix à payer s'il laissait éclater sa fureur.

— Lève-toi donc, fainéant ; il fait déjà nuit. Les autres ont fauché leur champ, le nôtre attend toujours. Quel est ce malheur qui tombe sur ma tête ? Maudit soit ton travail. Maudit soit le pain que tu manges. Que se crève l'œil de celui qui t'a envoyé chez moi.

— Eh ! mon bon maître, se pourrait-il que tu te fâches ? interroge le serviteur.

— Qui parle de se fâcher ? proteste le riche. Je dis simplement qu'il fait nuit et qu'il est temps de rentrer.

— Ah ! C'est différent ! Sans quoi tu connais les termes de notre contrat, rétorque le garçon.

Ils prirent le chemin du retour sans échanger une parole, chacun étant perdu dans ses pensées : l'un ne supportait plus d'être mené par le bout du nez par son domestique, l'autre était assez satisfait de la tournure que prenaient les événements.

Ils arrivèrent enfin à la maison, où un invité était venu à l'improviste.

Le maître, qui voulait l'honorer, ordonna au domestique :

— Va tuer un mouton.

— Lequel ? demande le garçon.

Le riche, excédé, réplique :

— Quelle question ! Celui qui se présentera.

En attendant que le mouton fût prêt à être rôti, le maître et son invité burent un verre, puis un second, tout en parlant des affaires qui les occupaient...

Comme le domestique tardait, le bonhomme s'inquiéta et décida finalement d'aller voir ce qui se passait à la bergerie. Et là, devant le terrible spectacle qui s'offrait à lui, il se prit la tête entre les mains et s'arracha les cheveux : tous ses moutons gisaient, égorgés.

— Qu'as-tu fait, malheureux ? gémit-il. Tu as tué tous mes moutons. Que s'écroule ta maison puisque tu ruines la mienne !

— Tu m'as dit de tuer « celui qui se présentera », dit calmement le serviteur. Ils se sont tous présentés. Ai-je fait quelque chose de mal ? Il me semble que tu te fâches.

— Non, je ne me fâche pas. Mais je regrette la perte de tant de biens, murmura le propriétaire d'une voix éteinte.

— Ah ! Bon. Si tu ne te fâches pas, je continuerai à te servir, assura le garçon.

Le riche réfléchit : « Comment se débarrasser, tout de suite et à bon compte, de ce domestique de malheur, alors que le contrat court jusqu'au printemps, jusqu'au premier chant du coucou ? L'hiver ne fait que commencer, le printemps est loin et le coucou aussi. » Il réfléchit, réfléchit longtemps... Il eut enfin une idée. Il emmena sa femme dans la forêt, la fit grimper dans un arbre et lui recommanda d'imiter le chant du coucou. Puis il proposa à son serviteur d'aller chasser dans le bois. À peine étaient-ils arrivés que l'on entendit « coucou, coucou ».

— Tiens, dit le maître, le coucou a chanté. Que la lumière soit dans tes yeux(17), ton contrat est arrivé à son terme. Tu peux partir.

Le domestique, qui avait senti la ruse, prit aussitôt son fusil.

— Un coucou qui chante en plein hiver ? Qui pourrait croire pareille sornette ? Je m'en vais tuer ce faux coucou.

Et il pointa son arme vers l'arbre.

Le maître se jeta au-devant de lui :

— Pour l'amour de Dieu, ne tire pas ! Maudit soit le jour où je t'ai rencontré. Maudit soit le contrat que je t'ai fait signer !

— Est-ce que tu te fâches ? demanda le jeune homme.

— Oui ! Je me fâche, lâcha le maître. Viens prendre ton or et disparaïs de ma vue ! Que je ne te revoie plus jamais !

Le garçon retourna chez lui doublement heureux : il avait vengé son frère et donné une bonne leçon à ce mauvais maître qui voulait s'enrichir aux dépens de ses domestiques.

Une pluie de pommes est tombée du ciel : des pommes pourries pour ceux qui se croient plus malins que les autres, de très belles pour toi, lecteur, qui détestes la fourberie et apprécies le conte, toutes les autres pour mémé Parantzem qui me l'a raconté.





XI

LE LANGAGE DES ANIMAUX

*C'est peut-être vrai, peut-être pas vrai,
Personne ne peut l'affirmer.
A-t-il vraiment existé ce berger
Qui comprenait le langage des animaux ?*

IL ÉTAIT UNE FOIS un pauvre berger qui gardait les moutons des gens du village.

Les quelques pièces qu'on lui donnait lui permettaient tout juste de ne pas mourir de faim. À force de tirer le diable par la queue, sa femme était devenue acariâtre, mécontente de son sort ; elle aurait bien voulu habiter une jolie maison comme les riches du village, avoir des vaches, des moutons, des poules. Mais un jour passait après l'autre, et jour après jour, le berger menait les moutons des autres dans les verts pâturages.

Un matin qu'il s'employait à ses travaux coutumiers, le berger entendit le crépitement d'un feu suivi d'un horrible sifflement. Intrigué, il courut vers le bois d'où partaient ces sons. Et là, il vit un immense serpent prisonnier d'un cercle de feu. Les flammes ardentes allaient le dévorer ; déjà elles le léchaient...

« Aide-moi, frère humain », semblait implorer le serpent.

Notre homme, dominant sa peur, tendit son bâton pardessus les flammes. Le serpent s'y enroula et le berger le tira de ce mauvais pas.

— Merci, frère humain, siffla le serpent, tu m'as sauvé la vie. Je suis le roi des serpents. Pour te prouver ma reconnaissance, je vais t'accorder un don : désormais, tu entendras le langage des animaux : qu'ils bêlent, barrissent, rugissent, pépient, aboient, tu les comprendras comme tu me comprends. Mais, attention : si tu dévoiles à âme qui vive ton secret, tu mourras !

Ayant dit, dans un bruissement léger, le serpent se glissa parmi les troncs nouveaux des arbres et disparut.

Le berger était troublé. Avait-il rêvé tout éveillé ou cette aventure lui était-elle bien arrivée ? Le seul témoin de l'événement restait l'empreinte d'un cercle de cendres sur l'herbe.

Notre homme retourna auprès de ses moutons, s'allongea sous un arbre, posa sa tête sur une grosse pierre et tenta de se remettre de ses émotions.

Au-dessus de lui, dans l'arbre, deux corbeaux croassaient :

— Que les hommes sont bêtes ! se moquaient-ils. Celui-ci mène une vie de pauvre hère. S'il savait que la fortune est à portée de ses mains... il lui suffirait de soulever la grosse pierre qui lui sert d'oreiller et de creuser un peu...

Le berger se leva d'un bond, déplaça la grosse pierre, creusa la terre et ne tarda pas à découvrir un coffre de cuir râpé aux ferrures rouillées. Les doigts tremblants, il l'ouvrit et, devant ses yeux émerveillés, des milliers de pièces d'or se mirent à scintiller, illuminant la tombée du jour. Notre berger en eut le souffle coupé ; il brassa et remua cet or entre ses doigts, en écouta le doux tintement, enfonça ses bras jusqu'aux coudes dans cette manne inespérée...

Bien vite, grâce à son don, le berger devint le plus riche propriétaire du village : maison, écurie, bergerie, étable, rien ne manquait à son bonheur.

Jour après jour, il s'enrichissait. Grâce aux conciliabules(18) des animaux, à leurs agitations ou à leurs alarmes, il prévoyait les variations du climat, annonçait les orages imprévisibles, les chutes de grêle imminentes, permettant ainsi aux paysans d'organiser au mieux leurs travaux. Notre homme décelait, sans erreur aucune, les maladies des bêtes qui se plaignaient à lui aussi clairement que l'auraient fait des humains.

Tout le village s'émerveillait, sans manquer de s'interroger sur cette soudaine science et cette réussite.

Son épouse, elle-même, était fascinée ; elle pressentait un mystère derrière ces succès inattendus, et elle pria son mari de lui révéler son secret. Mais le bonhomme tenait bon, sachant de quel prix il lui faudrait payer son indiscrétion.

Mais, plus notre homme s'entêtait à se taire, plus son épouse mettait d'opiniâtreté à le faire parler. Elle boudait, faisait la tête, se fâchait, criait et menaçait.

Comme le mari refusait toujours d'avouer le secret de son don, la femme utilisa son dernier argument : les larmes. Elle pleura, gémit, sanglota... Le pauvre homme eut beau lui assurer qu'il payerait de sa vie son bavardage, rien n'y fit. De guerre lasse, il promit de tout lui dire.

Notre berger fit exécuter son cercueil et s'y allongea après avoir

réuni autour de lui, outre sa femme et ses enfants, son chien fidèle, son cheval préféré, quelques-uns de ses plus beaux moutons ; même le coq de la basse cour, joyeuse petite flamme, s'approcha pour entendre les adieux du maître.

Avant de parler, et de renoncer à la vie, le maître caressa la tête de son chien et lui offrit un dernier morceau de pain. Le chien refusa de manger et pleura de chagrin.

Le coq, que tant de scrupules n'embarrassaient pas, se mit à picorer, à prendre du bon temps avec les poules...

— N'as-tu pas honte ? s'offusqua le chien. Notre bon maître va mourir et toi tu songes à manger, à...

— Eh ! Est-ce ma faute si notre maître est bête ? répondit le coq. Regarde-moi ! Je dirige les quarante poules du poulailler. Toutes m'obéissent au doigt et à l'œil et font ma volonté. Si notre maître n'est pas capable de faire entendre raison à son unique femme, c'est qu'il ne mérite pas de vivre.

À ces mots, le berger sauta hors du cercueil et rappela vigoureusement à sa femme que la curiosité est un vilain défaut :

— Je te conseille, ma femme, de t'en souvenir, ajouta-t-il...
SINON... !

L'histoire dit que l'épouse fut tellement impressionnée par le ton et la manière dont la menace avait été proférée, qu'elle résolut de ne jamais se risquer à vérifier ce qui pouvait bien se cacher derrière le « ... sinon... ! ».

Quant à notre berger, il continua longtemps encore d'exercer son talent : les paysans venaient de tout le pays le consulter pour leurs bêtes ; certains même voulaient faire de lui leur propre médecin... mais notre berger avait trop de sagesse pour ne pas connaître les limites de son art !

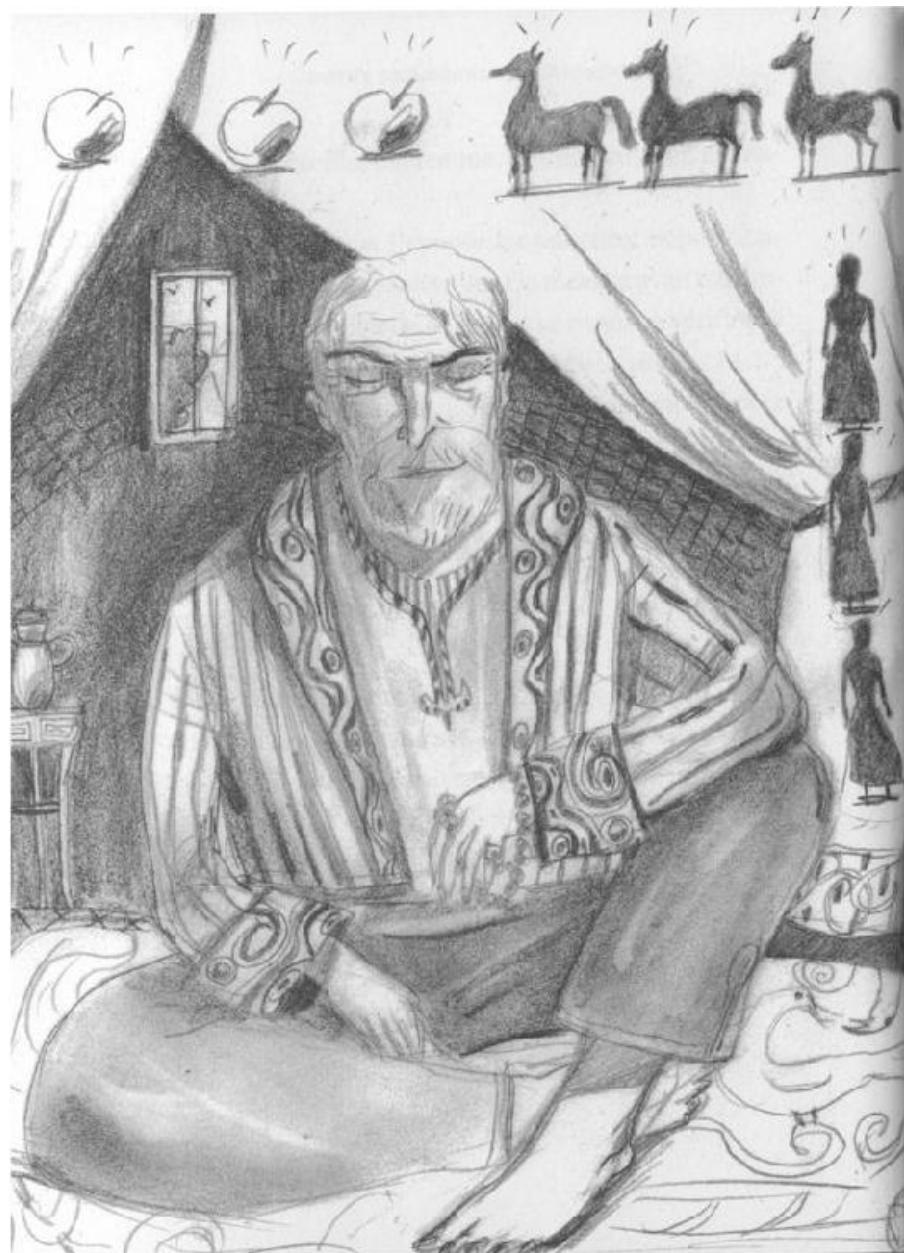
Trois pommes sont tombées du ciel :

Une pour toi, lecteur, si l'histoire t'a fait sourire,

Une pour celui qui sait tenir sa langue,

Et une pour moi qui vais t'apprendre un proverbe : « Si tu gardes un secret, il est ton esclave ; si tu le dévoiles, tu deviens le sien... »





XII

LA SAGESSE DU VIEILLARD

*« Un aïeul qui s'éteint,
c'est une bibliothèque qui brûle. »*

BIEN AU-DELÀ de la septième montagne, du cinquième fleuve et de la troisième mer s'étendait un royaume heureux.

Dans ce pays régnaient l'abondance et la paix, chacun faisant ce pourquoi il était né.

Hélas ! Un jour, le vieux roi mourut et son fils le remplaça sur le trône. Mais peut-être avait-il trop attendu ce moment ? Il en gardait au cœur une sorte d'amertume qu'il ne pouvait cacher. Il en voulait à son père d'avoir régné trop longtemps, de ne pas avoir abdiqué pour lui céder le trône ; il en voulait à tous les vieux de la terre qu'il accusait de s'obstiner à commander jusqu'à la fin de leur vie.

Son premier acte de roi fut d'ordonner, par édit royal, le bannissement de tous les vieux du royaume. Chacun devait jeter à la rue ses parents, ses grands-parents. Toute personne qui ne se conformerait pas à cet ordre serait punie de mort.

Les indignations, les interventions, les supplications et les prières se heurtaient à la volonté inflexible du souverain, qui réalisait là une autre de ses ambitions : rajeunir son royaume tout en le débarrassant de tous les inactifs qui mangent sans produire, de tous les malades qui coûtent sans rapporter.

Des milliers de gardes s'étaient dispersés dans les villes, dans les villages pour faire respecter l'édit royal, vérifiant que personne ne contrevenait aux ordres.

Chaque maison était fouillée de la cave au grenier ; chaque grange, chaque étable, chaque soupente, chaque apprentis passé au peigne fin. Même les cabinets d'aisances au fond des jardins furent contrôlés...

Enfin, au jour fixé par l'édit, la longue et misérable cohorte des infortunés vieillards fut expulsée vers une destination inconnue d'où

personne n'était jamais revenu.

Le royaume était dépossédé de tous ses vieux.

Partout, à la tête des services chargés de la direction des affaires publiques – Éducation, Armée, Trésor... –, les vénérables barbes blanches furent remplacées par de jeunes hommes inexpérimentés et vaniteux.

Vint alors le jour où un monarque voisin se mit à convoiter les terres du roi de notre histoire, livrées aux ministres incompetents, aux conseillers ignorants, aux chefs militaires incapables, aux sages dépourvus de sagesse. Il décida de s'emparer du beau royaume et lui déclara la guerre.

Son armée franchit la septième montagne, le cinquième fleuve, la troisième mer et vint camper aux portes de la citadelle royale.

Du haut des tourelles de son château, notre roi contemplait, par une nuit de pleine lune, l'armée ennemie, forte, bien équipée, dirigée par des capitaines qui avaient fait leurs preuves sur les champs de bataille. Les armures et les casques étincelaient sous la froide lumière des étoiles ; les javelots et les lances luisaient ; bientôt, ils causeraient la mort autour d'eux.

Le roi se représentait la guerre et son cortège d'horreurs. Déjà il lui semblait entendre les cris des blessés, les plaintes des mourants ; le feu ravagerait les récoltes et conduirait à la famine ; le peuple se révolterait contre lui.

Le roi aurait bien voulu éviter la guerre, mais comment faire ? À qui demander conseil ?

Il réunit son Comité des Sages. Ceux-ci arrivèrent, les uns après les autres, pomponnés, pommadés, manucurés, à la pointe de la mode jusque dans leurs cheveux frisés au fer. Tout gonflés de leur importance, ils prirent place dans la salle du conseil, se demandant ce que pouvait bien leur vouloir le roi. Lorsque le souverain leur fit part de ses inquiétudes et leur demanda leur avis, les sages, dans un indescriptible tohu-bohu, se mirent à jacasser tous ensemble, poussant des « oh ! », des « ah ! » et même quelques « bête, bête... ».

Devant tant d'ineptie, le souverain tapa du poing sur la table :

— C'est de conseils dont j'ai besoin et non de singeries ! tonna-t-il, faisant trembler les murs.

Les sages roulaient des yeux effarés. Enfin, l'un d'eux, se faisant sans doute le porte-parole de ses confrères, déclara :

— Nous avons toute confiance dans les décisions du roi. Tout ce qu'il fera sera bien fait !

Tous approuvèrent gravement.

Le roi était désespéré ; il prévoyait que cette guerre se terminerait mal. Combien il regrettait de s'être défait de tout ce que son royaume

comptait d'expérience, de sagesse, de bon sens, de prudence et d'habileté, vous pouvez bien l'imaginer. Mais il ne sert à rien de pleurer sur ce qui n'est plus, et, la nuit portant conseil, il alla se coucher.

Le lendemain, le roi fit afficher, sur les murs du palais et des édifices nationaux, un appel à conseils : tout le jeune peuple du royaume était invité à soutenir le roi en lui proposant des solutions pour éviter la guerre.

À la vérité, il faut reconnaître que peu de personnes se présentèrent au palais : les quelques propositions soumises à l'avis du roi allaient des plus farfelues aux plus extravagantes.

C'est alors qu'un jeune page de la cour vint trouver le souverain et lui exposa timidement un plan : le roi pourrait proposer à son adversaire une guerre pacifique qui ne ruinerait pas les deux peuples. Trois énigmes seraient soumises à chaque camp. Le souverain qui ne saurait y répondre perdrait son royaume au profit de l'autre.

Le roi fut charmé par cette proposition et en fit part à l'autre roi qui accepta, sûr de l'emporter : en effet, ses conseillers étaient tous des hommes au long passé, fait de savoir, d'expérience, de clairvoyance. Ils sauraient, à n'en pas douter, résoudre les énigmes de l'adversaire et lui en soumettre de bien épineuses.

Inutile que je vous relate les questions que notre roi fit poser. Sachez seulement que toutes les bonnes réponses furent fournies. Mais voici celles auxquelles il fut confronté : son adversaire lui adressa un messenger porteur de trois pommes absolument identiques : même couleur, même forme, même parfum. L'homme les présenta au roi, lui précisant que personne n'était autorisé à les toucher.

Il interrogea alors : laquelle est de cette année ? laquelle de l'an dernier ? laquelle de l'année d'avant ?

Personne dans l'entourage du roi n'ayant la solution, il demanda l'avis de son page. Ce dernier répondit qu'il lui fallait examiner le problème sous toutes ses faces, réfléchir intensément et qu'il ne pouvait le faire que dans la sérénité de son logis.

Le lendemain, le page demanda un baquet d'eau et pria le messenger d'y jeter les trois pommes.

— Celle qui est tombée directement au fond est la plus lourde, dit le page ; elle est donc de cette année car pleine de sève et de chair. Celle qui reste entre deux eaux a un an de plus. Celle qui flotte est la plus légère, donc la plus vieille, car toute desséchée de l'intérieur.

Dépité, le roi ennemi fut obligé de convenir que les réponses étaient exactes. Il ne pouvait s'empêcher de se demander qui les avait soufflées à l'autre roi. Il était inconcevable que les jeunes fanfarons

qui lui tenaient lieu de ministres aient pu résoudre une question élaborée par ses plus grands sages.

Le jour suivant, le messager se présenta accompagné de trois fringants chevaux, absolument identiques : même poil brillant, même robe baie, même hauteur. À nouveau, l'homme précisa que nul n'était autorisé à toucher les chevaux, dont il fallait deviner l'âge.

Là encore, le roi demanda conseil à son page, qui se retira chez lui pour réfléchir tranquillement.

De retour au palais, le page demanda aux garçons d'écurie de disposer, près des chevaux, trois mangeoires emplies d'avoine, les bêtes n'ayant rien mangé depuis la veille.

Le premier cheval alla vers la mangeoire et se mit tranquillement à manger.

— C'est le plus expérimenté donc le plus vieux, affirma le page ; il a trois ans.

Le deuxième cheval promena ses narines au-dessus de l'avoine, la renifla avec méfiance puis se mit à manger aussi.

— Celui-ci a deux ans, assura le page.

Quant au dernier cheval, il ne mangea pas, rua, hennit nerveusement. Le page, sans hésiter, affirma qu'il ne se sentait pas à l'aise en milieu étranger parce qu'il n'avait pas l'habitude des déplacements ; c'était donc le plus jeune des trois chevaux.

Quand le messager fit parvenir la réponse à son maître, il le vit s'irriter et s'emporter contre les sages de son conseil, auxquels il ordonna de trouver une dernière énigme particulièrement compliquée. « Mais qui donc, se disait le roi, peut indiquer les bonnes réponses à mon adversaire ? Aurait-il conservé auprès de lui un vieux sage clairvoyant et subtil ? » Impossible ! Ses espions assuraient que tous les vieux du royaume avaient été bannis...

Quand la dernière énigme fut prête, le messager retourna au palais. Il présenta au roi trois adolescents absolument identiques : même carnation parfaite, même chevelure soyeuse. S'agissait-il de filles ou de garçons ? Nul n'aurait pu se prononcer avec certitude. Naturellement il était interdit à quiconque, et des gardes y veillaient, de les déshabiller ou de les toucher.

À nouveau, le page consulté demanda à s'en retourner chez lui pour réfléchir.

Le lendemain, il se fit apporter un broc d'eau bouillante et demanda aux trois adolescents de tendre les mains au-dessus d'un baquet. Il versa sur leurs mains cette eau bouillante sans provoquer un cri ou une larme.

— Ce sont des filles, conclut le page. Des garçons auraient hurlé. Les filles seront des femmes plus tard et elles savent résister à la douleur.

Grâce au page, la guerre fut écartée et le royaume resta entre les mains de son roi légitime. L'armée du roi belliqueux leva le camp. Le monarque était profondément vexé ; il avait le pénible sentiment de s'être laissé tromper comme un débutant et regrettait de n'avoir pas livré bataille. Avant de partir, il siffla entre ses dents, à l'adresse de notre roi :

— Ne me fais pas croire que tu as vidé ton pays de tous ses vieux ! Ce sont les sages de chez moi qui ont proposé toutes ces énigmes, et seul un vieux renard pouvait y répondre.

Puis il fouetta son coursier et s'éloigna, plein d'amertume.

Le page, interrogé par le roi, avoua qu'il n'avait pu se résoudre à accomplir la vilénie qui lui était imposée, et qu'il avait caché son père. Ce dernier lui avait soufflé les bonnes réponses.

Le roi invita le vieillard au palais, le remercia publiquement et avoua son remords pour la faute impardonnable qu'il avait commise en privant le pays de tous ses vieillards.

Et quand, d'aventure, passait par le pays un vieux moine ou un vieux pèlerin, les portes du château lui étaient toujours ouvertes. Le roi le recevait avec bienveillance, le logeait au château et lui lavait les pieds en signe de respect.

Des brassées de fleurs sont tombées du ciel :

Pour tes grands-parents, ami lecteur, que tu aimes et qui te le rendent au centuple.

Pour les miens, source de savoir et de tendresse, qui m'ont raconté tant de belles histoires.

Pour tous les aïeux du monde, qui répandent sur nous les trésors de mémoire et de sagesse.





XIII

LA FÊTE NE FAIT JAMAIS DÉFAUT À CELUI QUI L'AIME

IL Y A FORT LONGTEMPS, un bon roi régnait sur toute la Mésopotamie. Il avait coutume de se promener dans les rues de Bagdad, sa capitale, habillé simplement, pour entendre battre le cœur de son peuple.

Un soir qu'il était habillé en religieux, ses pas le conduisirent vers l'un des quartiers pauvres de la vieille ville, devant une voie sans issue. Des bruits de fête, des chants joyeux provenaient d'une maison vétuste. Curieux, il y entra et remarqua que l'unique pièce était dénuée de mobilier. Seul un tapis l'agrémentait, placé devant le feu. Le propriétaire des lieux et quelques musiciens faisaient la fête, riaient et chantaient autour d'un frugal repas.

— La paix soit sur vous, ô gens heureux, dit le roi déguisé en religieux, tout en s'inclinant devant le maître de maison.

— Sois le bienvenu, homme de Dieu, répond ce dernier. Entre. Mangeons ensemble le pain donné par le Tout-Puissant et réjouissons-nous.

Le religieux ne se fait pas prier et partage le maigre souper des convives.

Quelques heures après, le maître du logis paye les musiciens qui s'en vont.

— Quel est ton nom, ami ? lui demande alors le religieux.

— Je m'appelle Hassan.

— Permets-moi de te poser ces questions indiscretes, reprend le faux religieux : quel métier exerces-tu ? Combien gagnes-tu d'argent pour pouvoir ainsi faire la fête ?

— Inutile d'avoir beaucoup d'argent pour faire la fête, rétorque Hassan. Même avec un tout petit revenu, on peut prendre du bon temps. Je suis cordonnier. Je répare les souliers et gagne quelques misérables piécettes. Le jour je travaille, la nuit je dépense mon argent : une part pour manger, l'autre pour faire la fête. Et si, par

chance, un invité se présente, je suis encore plus heureux.

— Que la joie ne te fasse jamais défaut, Hassan, dit le religieux. Mais imagine qu'un jour la petite source de ton travail se tarisse ; que feras-tu ? Supposons que le roi fasse un caprice et décrète la suppression du métier de cordonnier !

— Crois-tu vraiment, ami, que le roi n'a d'autres soucis en tête que les cordonniers ? Si une telle chose devait se réaliser, ce qu'à Dieu ne plaise, j'envisagerais à ce moment-là ce que je devrais faire. Pour l'heure, il faut dormir. Mais sache que la fête ne fait jamais défaut à celui qui l'aime ! C'est la vie ; elle va comme tu la prends.

— Bien ! Dieu veuille qu'il en soit ainsi, sourit le religieux en prenant congé de son hôte.

Tôt le lendemain matin, des hérauts envahissent les rues de la ville, proclamant :

« Par ordre du roi, toutes les cordonneries doivent fermer. À compter de ce jour, personne n'a plus droit à exercer ce métier. Ceux qui désobéiront à cet ordre auront la tête tranchée. »

Des soldats arrachent des mains du pauvre Hassan son alêne, son marteau, ses clous et ferment son échoppe.

La nuit suivante, le roi, toujours habillé en religieux, retourne chez Hassan l'heureux.

Les éclats de rire, la musique, les rumeurs de fête résonnent toujours et le roi entre.

— Je te salue, ô homme de Dieu, dit Hassan. Assieds-toi à ta place. Mangeons, buvons, faisons la fête.

À minuit, les musiciens reçoivent leur salaire et se retirent.

— Saint homme, sais-tu ce qui s'est passé ? demande Hassan.

— Quoi donc ? répond le roi, faussement surpris.

— Ce que tu avais prédit s'est réalisé. Le roi a décrété que le métier de cordonnier est interdit.

— Que me dis-tu là ? s'étonne le religieux. Mais alors, comment as-tu trouvé l'argent de la fête ce soir ?

— Figure-toi que j'ai déniché une amphore en terre cuite, explique Hassan ; je vends de l'eau dans les rues, sur les marchés... Je travaille le jour, je fais la fête la nuit.

Le roi était surpris et amusé par la ténacité d'Hassan à ne rien vouloir changer à son mode de vie. Mais il voulait voir jusqu'à quand l'homme serait capable de résister aux obstacles que le roi placerait sur sa route :

— Et si le roi interdisait la vente de l'eau, que ferais-tu ? fit semblant de s'inquiéter le roi.

— Attends ! rétorque Hassan. En quoi est-ce que je porte tort au roi

en vendant de l'eau ? Et pourquoi se soucier de cela aujourd'hui ? S'il l'interdit, il sera bien temps d'y songer. Mais n'aie crainte, ami. Jamais il ne manquera à Hassan un quignon de pain et un coin pour faire la fête.

— Que la joie ne manque jamais dans ton foyer ! souhaite le roi, charmé par la joie de vivre de cet homme.

Et il s'en alla, se disant en lui-même : « Attends un peu, cher Hassan, de voir la surprise que je te réserve ! »

Le lendemain, Bagdad retentit des proclamations des hérauts : « Par ordre du roi, la vente de l'eau est interdite. L'eau est un bienfait donné par Dieu. Quiconque vendra de l'eau aura la tête tranchée... »

À la tombée de la nuit, lorsque le roi se rendit chez Hassan, la rue résonnait des bruits de la fête.

— Ah ! Saint homme, s'écrie Hassan. Entre, viens t'asseoir auprès de moi ! Prolongeons le jour, abrégeons la nuit. Mieux vaut faire la fête que s'affliger.

— Il est vrai que la joie est une bonne chose, acquiesce le religieux. La vie est courte et la mort nous attend au bout. Que celui qui peut se réjouir le fasse.

À minuit, comme à l'accoutumée, les musiciens sont payés et s'en vont.

— Frère Hassan, confie le religieux, sais-tu ce que j'ai entendu ? Le roi aurait fait interdire la vente de l'eau. Crois-tu que ce soit vrai ?

— Bien sûr, bien sûr. Les gardes du roi ont brisé toutes les amphores et les outres de la ville, se révolte Hassan. Frère, tu dois être un parfait prophète. Ce que tu annonces le soir se réalise le lendemain.

— Mais si tu n'as pas vendu d'eau, où as-tu trouvé l'argent de la fête ? interroge le roi.

— Trouver un peu d'argent est facile. Dieu veuille que l'homme n'ait pas d'autre souci que l'argent ! Je suis entré comme domestique dans une maison. Je travaille le jour, je fais la fête la nuit. Ce qui compte, c'est le cœur de l'homme.

— Avec le grand cœur que tu as, tu mériterais de servir le roi dans son palais, fait remarquer le roi.

— Ah ! Homme de Dieu ! Ne me souhaite plus rien ! Ce que tu annonces se réalise et je n'ai nulle envie d'aller travailler au palais. D'ailleurs, qui pourrait bien songer à moi pour entrer au service du roi ?

— Pourquoi pas ? Rien n'est impossible en ce monde, indique le roi. Sur ces sages paroles, il s'éloigna.

Tôt le lendemain matin, des gardes firent irruption chez Hassan.

— Est-ce ici que vit Hassan qui aime faire la fête ? demandent-ils.

— C'est ici. C'est moi, confirme Hassan étonné.

— Par ordre du roi, suis-nous ! commandent les gardes, et ils le

conduisent au palais, l'habillent d'un bel uniforme, le ceignent d'une épée et le désignent comme sentinelle devant l'une des entrées du palais.

Tout le jour, il reste là, à monter la garde. Le soir venu, on le renvoie chez lui sans le payer.

— Demain matin, tu reviendras assurer ton service, lui indique le chef des gardes.

Le même soir, le roi se rendit à nouveau chez Hassan, curieux de savoir comment notre homme ferait la fête sans argent. À peine était-il parvenu devant la rue d'Hassan que les bruits des réjouissances, des chants, des rires, résonnèrent bruyamment à ses oreilles.

Stupéfait, le faux religieux entra. Les musiciens étaient déjà là et jouaient gaiement.

— Saint homme, saint homme, que ta maison ne se démolisse jamais ! Ta prophétie s'est accomplie. J'ai été embauché au palais ! s'exclame Hassan.

— Bonté divine ! Que me dis-tu là ? On t'a donné beaucoup d'argent ? interroge le roi.

— Pas un sou. On m'a renvoyé à la maison sans un sou, grimace Hassan.

— Mais dis-moi ! Où as-tu trouvé l'argent de la fête ?

— Assieds-toi que je te raconte tout. Ils m'ont donné une épée pour garder l'entrée du palais, déclare Hassan. Le soir, en rentrant chez moi, je me suis dit : à quoi va me servir cette épée ? Je suis incapable de tuer quelqu'un, moi. J'ai donc vendu l'acier de la lame. J'ai conservé la poignée. J'ai fait confectionner une lame de bois et je fais la fête. Tu ne me blâmes pas, n'est-ce pas ? Il vaut mieux avoir de la joie à partager qu'une épée pour tuer.

Le religieux éclate de rire.

— Ah ! Ah ! Ah ! Tu as bien fait, Hassan ! Mais si le roi t'ordonnait de couper la tête d'un condamné avec ton épée, que ferais-tu ?

— Ne parle pas de malheur, frère, répond Hassan en blêmissant. Ce que tu prévois se réalise toujours et tu ne m'annonces que des calamités. Que ton œil ne se porte pas sur moi(19) ! Souhaite-moi des joies, de la chance...

Hassan était bouleversé à l'idée que la prophétie du religieux se réalise cette fois encore ; il ne put fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain, le roi fit appeler Hassan et, devant toute sa cour, lui ordonna de décapiter un condamné que l'on avait fait amener.

— Sors ton épée et exécute la sentence ! ordonne le roi.

— Que tu vives, grand roi, murmure Hassan épouvanté, n'osant même pas lever les yeux sur le souverain. De ma vie je n'ai tué personne. J'en suis incapable. Il y a beaucoup de gardes expérimentés

dans ton palais. Demande plutôt à l'un d'entre eux de s'acquitter de cette tâche.

— C'est à toi que je le demande, intime le roi. Si tu tardes une minute de plus, c'est ta tête qui va s'envoler. Sors ton épée.

À ces mots, Hassan, tout tremblant, s'approcha du condamné, et, levant les bras au ciel, il s'adressa à Dieu :

— Seigneur Dieu, toi qui es justice et bonté, toi qui es sagesse, toi seul sais qui est coupable et qui est innocent. Si cet homme est coupable, donne-moi la force de lui trancher la tête d'un seul coup d'épée. Mais s'il est innocent, que mon épée devienne de bois.

Puis il tira son épée hors du fourreau.

— Miracle ! Miracle ! s'écrient les courtisans.

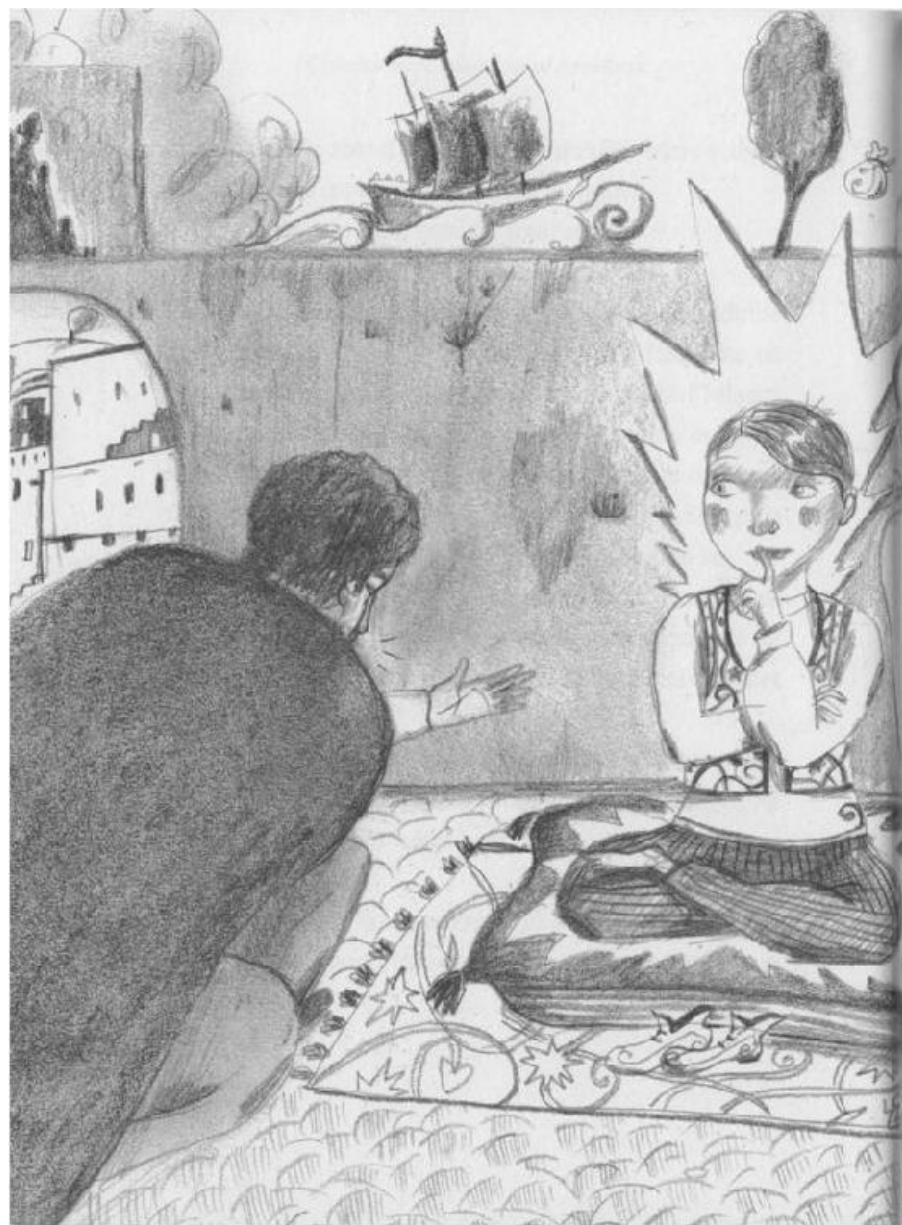
Le roi rit à en perdre haleine, se moqua de la crédulité de sa cour, applaudit au génie d'Hassan... Personne ne comprenait ce qui se passait réellement, mais l'hilarité du monarque était communicative et chacun s'esclaffa. Même le condamné, à genoux, dans l'attente du coup fatal, ne put s'empêcher de rire. Le roi lui fit grâce, puis raconta toute l'histoire. On rit beaucoup ce jour-là.

Hassan avait bien du mal à reconnaître, dans ce souverain aux beaux habits et à la couronne incrustée de pierreries, le religieux qui venait faire la fête chez lui et partageait son maigre souper.

Mais le roi le serra amicalement dans ses bras et le prit à son service afin qu'il propage sa joie de vivre et apprenne aux autres à être heureux.

Trois pommes sont tombées du ciel : elles sont pour toi, ami, afin que tu chasses tes soucis et prennes la vie du bon côté.





XIV

L'ENFANT PRINCE

C'ÉTAIT UN DIMANCHE SOIR de carnaval dans le quartier arménien du vieux Tiflis(20). Comme chaque année, en cette période, la ville était en liesse. Devant toutes les fenêtres, des milliers de bougies multicolores illuminaient les rues. Sur la grand-place se déroulait la longue sarabande du *kotchari*(21), au rythme de plus en plus rapide du déhol(22), tandis que des badauds frappaient en cadence dans leurs mains pour encourager les danseurs. Des groupes de musiciens allaient, de maison en maison, donner l'aubade aux bourgeois qui, réjouis, leur jetaient des pièces d'argent du haut de leur balcon. De chaque logis fusaient les rires et la gaieté, et s'échappaient d'appétissantes odeurs.

Seule une maison était plongée dans le noir, tache triste parmi toutes les lumières de la fête. Triste à l'image de ses habitants réduits à manger du pain noir, n'ayant pas les moyens d'avoir sur leur table ce soir-là, comme chacun avant l'ouverture des sept semaines du Carême(23), les délicieuses et traditionnelles croquettes de purée de pois chiches, accompagnées du boudin farci au riz et à la viande hachée.

Le père, un riche marchand, était parti pour ses affaires vers des pays étrangers quelques années auparavant. Son périple devait le conduire à Bagdad, Bassora, Samarkand et même Venise. Son épouse, une grande dame par l'éducation, la vertu, le cœur et l'esprit, était sans aucune nouvelle de lui.

Pour pouvoir nourrir ses enfants, il lui avait fallu progressivement écouler l'argenterie, les meubles, tout ce qui représentait une certaine valeur ; mais il ne restait plus rien à vendre et la misère régnait dans cette maison autrefois si prospère.

La femme ferma les fenêtres pour ne pas entendre les échos des bruyantes réjouissances de la rue, puis elle coucha ses enfants et, seule dans la grande maison vide, elle ne put empêcher les larmes de couler sur son beau visage.

Tant d'hommes riches de la ville lui avaient fait des propositions depuis le départ du marchand... mais elle avait préféré souffrir de la pauvreté plutôt que de souiller le lit et le nom de son mari. Elle ne pouvait cependant s'empêcher de penser qu'il était plus aisé, pour une mère, d'endurer les privations que de les imposer à ses enfants. Elle en était là de ses réflexions quand quelqu'un toqua à la porte.

— Qui est là ? demanda la femme.

C'était le mari, enfin de retour. Mais l'homme voulait éprouver la fidélité de son épouse :

— C'est moi ! répondit-il, déguisant sa voix.

— Qui « moi » ? interrogea la femme.

— Pourquoi me demander qui je suis ? Ne me reconnais-tu pas ? questionna le mari, travestissant toujours sa voix.

— Passez votre chemin ! intima la femme. Je n'ouvre la porte à aucun homme en l'absence de mon mari.

Ayant vérifié par lui-même que sa femme lui était fidèle et que l'entrée de son logis restait close aux étrangers, le mari se fit reconnaître ; la porte s'ouvrit immédiatement.

Passé les premières effusions, le mari marqua sa surprise en voyant l'état de dénuement de la maison :

— Que s'est-il passé ici ? demanda-t-il.

— Pourquoi t'étonner, alors que nous n'avons reçu ni message ni argent de ta part ? rétorqua la femme.

— Mais je t'ai fait porter, par mon domestique de confiance, un petit sac de pièces d'or, assura le mari.

— Je ne l'ai jamais reçu, jura l'épouse. Par contre, l'homme dont tu parles n'est plus domestique. C'est désormais le bourgeois le plus riche de la ville. Il s'est fait construire une maison belle comme un palais ; il a fait ériger une église où, chaque matin, trois prêtres disent une messe en action de grâces pour sa générosité.

— Je comprends ! s'exclama le mari. Il s'est approprié mon bien. Mais je m'en vais dès demain lui demander des comptes. Pour l'heure, vidons les fontes(24) de mon cheval. Il y a là de quoi manger ce soir, et pour plus tard, Dieu y pourvoira.

Le lendemain était le premier jour du Carême. La tradition voulait que chaque quartier de la ville élise son « prince du jour », qui était choisi parmi les personnes les plus vertueuses, réfléchies, honnêtes du lieu. C'était le Conseil des Sages qui désignait ces princes du jour après de minutieuses enquêtes effectuées auprès des commerçants, des particuliers, du *kalendar*(25). Durant vingt-quatre heures, le prince du jour avait tous les droits sur les habitants du quartier : il pouvait exiger des passants qu'ils se prosternent devant lui, qu'on lui serve à manger, qu'on l'habille ; il pouvait prélever un impôt (modique, il est

vrai) sur tous ceux qui lui déplaisaient ; il pouvait parler ce jour-là d'égal à égal avec le roi et lui présenter ses doléances... il commandait les gens d'armes de la cité...

Dans l'un de ces quartiers, le prince du jour élu fut un enfant, tant il parut évident, à le voir et à l'entendre, que la sagesse n'était pas liée à l'âge mais à la faculté de connaître et de juger. Et l'enfant accepta d'être le prince du jour de son quartier.

C'était merveille de le voir opérer. Ses yeux clairvoyants perçaient à jour chaque être, jusqu'au plus profond de l'âme. Rien qu'à considérer les gens, il devinait leurs vices les plus cachés. Et lorsqu'il leur reprochait leur mauvaise conduite, des hommes d'âge mûr ne pouvaient soutenir le regard de l'enfant et lui versaient l'impôt qu'il exigeait d'eux.

Dans le même temps, les personnes qui étaient dans l'affliction recevaient de lui conseils et consolation, et il leur reversait la contribution des corrompus.

Alors qu'il exerçait ses fonctions, vint à passer près de lui le marchand de cette histoire.

Le visage de cet homme, crispé de colère, avait perdu toute couleur. Déambulant comme un automate, il allait, pinçant les lèvres, serrant les poings.

— Où vas-tu ? Qu'as-tu ? demanda le prince du jour.

Le marchand lui raconta son histoire ; il expliqua à l'enfant que le domestique à qui il avait fait confiance l'avait volé :

— Non content d'avoir détourné mon argent à son profit, il prétend l'avoir remis à ma femme, devant trois témoins. Je sais bien que tout cela est faux, ajouta le marchand, et je ne puis supporter les insultes de cet homme qui m'a même dit : « Si ta femme est prodigue, si elle dilapide votre bien, est-ce ma faute ? » Je voudrais aller me plaindre au roi. Mais que puis-je contre trois témoins ? Tiens ! Justement, le voici qui se dirige vers nous. Je préfère m'en aller car je ne sais pas si je pourrai me retenir de l'étrangler. Je suis désespéré et personne ne peut rien pour moi, soupira l'infortuné.

— Qu'en sais-tu ? protesta l'enfant, le retenant par la manche.

Et à voix basse, il lui donna quelques conseils judicieux, lui faisant promettre de les suivre à la lettre.

Le marchand promit.

— Va ! dit le prince du jour ; tu as une longueur d'avance sur lui.

Le nouveau riche arriva alors à la hauteur de l'enfant qui, sans le regarder, murmura :

— Cœur de voleur, toujours dans la peur.

— Qu'as-tu dit ? Est-ce à moi que tu parles ? s' alarma le faux riche, soudain troublé.

— Je sais où l'or est caché. C'est lui qui va te dénoncer.

L'homme est inquiet. Qui lui parle de cet or caché ? Ce ne peut-être l'enfant car son regard fixe l'horizon et ses lèvres ne remuent pas. Il n'a pourtant pas rêvé ! Il a bien entendu une voix ! À moins que la visite, tantôt, de son ancien maître l'ait perturbé au point qu'il entende des voix...

« Allons ! Allons ! Ressaisis-toi », se dit-il en lui-même.

Malgré tout, par précaution, il décida qu'il lui fallait absolument changer l'or de cachette.

En hâte, cet homme malfaisant courut chez lui, se rendit au jardin, près du vieux puits, et, après s'être assuré qu'aucun regard indiscret ne l'épiait, il se mit à retourner la terre.

Il ignorait que, sur les conseils du prince du jour qui pressentait la réaction du voleur, le marchand avait déjà pris place dans les branches touffues du mûrier et ne perdait rien de ses gestes.

Après avoir longuement creusé, le nouveau riche sortit un petit sac brodé de grenades, dont le contenu ne faisait aucun doute ; il écouta avec délices le doux cliquetis des pièces d'or les unes contre les autres, puis il creusa un autre trou, sous le mûrier cette fois, enterra l'or et, enfin rassuré, retourna en ville.

Le marchand descendit alors de l'arbre. Il déterra l'or et, au lieu de le prendre, l'enfouit à nouveau près du puits.

Dans la soirée, le nouveau riche, qui donnait une réception dans son jardin, se pavanait auprès de ses invités quand on sonna chez lui. C'était le curé, suivi de l'enfant, du juge, de quelques gardes et du marchand. À la vue de son ancien maître, ce mauvais homme se sentit quelque peu mal à l'aise. Il fit néanmoins bonne figure devant ses invités et les notables qui l'observaient.

Le marchand lui rappela :

— Il y a deux ans, à Bassora, je t'ai confié un petit sac avec pour mission de le remettre à ma femme. Qu'en as-tu fait ?

— Mais je le lui ai donné, rétorqua le mauvais homme.

— Voleur ! Tu l'as gardé pour toi, s'exclama le marchand.

— C'est faux ! se défendit le trompeur. J'ai même trois témoins.

Trois de ses invités s'avancèrent alors et jurèrent sur ce qu'ils avaient de plus sacré qu'ils avaient vu leur hôte remettre l'or à la femme du marchand.

— menteurs ! s'indigna le marchand. Ne craignez-vous pas Dieu pour mentir de la sorte ? Et toi, gronda-t-il à l'adresse de son ancien domestique, n'as-tu pas eu de remords de laisser une honnête femme et ses enfants dans la misère ? Tu mériterais d'être pendu pour ton acte et ta mauvaise foi.

Le juge et le curé demandèrent au prince du jour ce qu'il en pensait.

— Quelque chose me dit que le sac d'or volé se trouve ici, près du puits, indiqua l'enfant.

— Si vous trouvez un sac d'or près du puits, riposta le nouveau riche, je veux bien être pendu. Mais si vous n'en trouvez pas, alors clamez partout que je suis innocent et que la femme de mon ancien maître mérite d'être pendue à ma place pour m'avoir accusé injustement.

— Gardes ! Creusez près du puits ! ordonna le petit prince.

Le nouveau riche respira. Comme il avait été bien inspiré de changer l'or de place !

Souriant et magnanime, il proclama :

— Je pardonne à la femme du marchand. Par le saint nom de Dieu, je promets que, si elle me fait des excuses publiques, je ne déposerai pas de plainte contre elle. Elle pourra ainsi avoir la vie sauve.

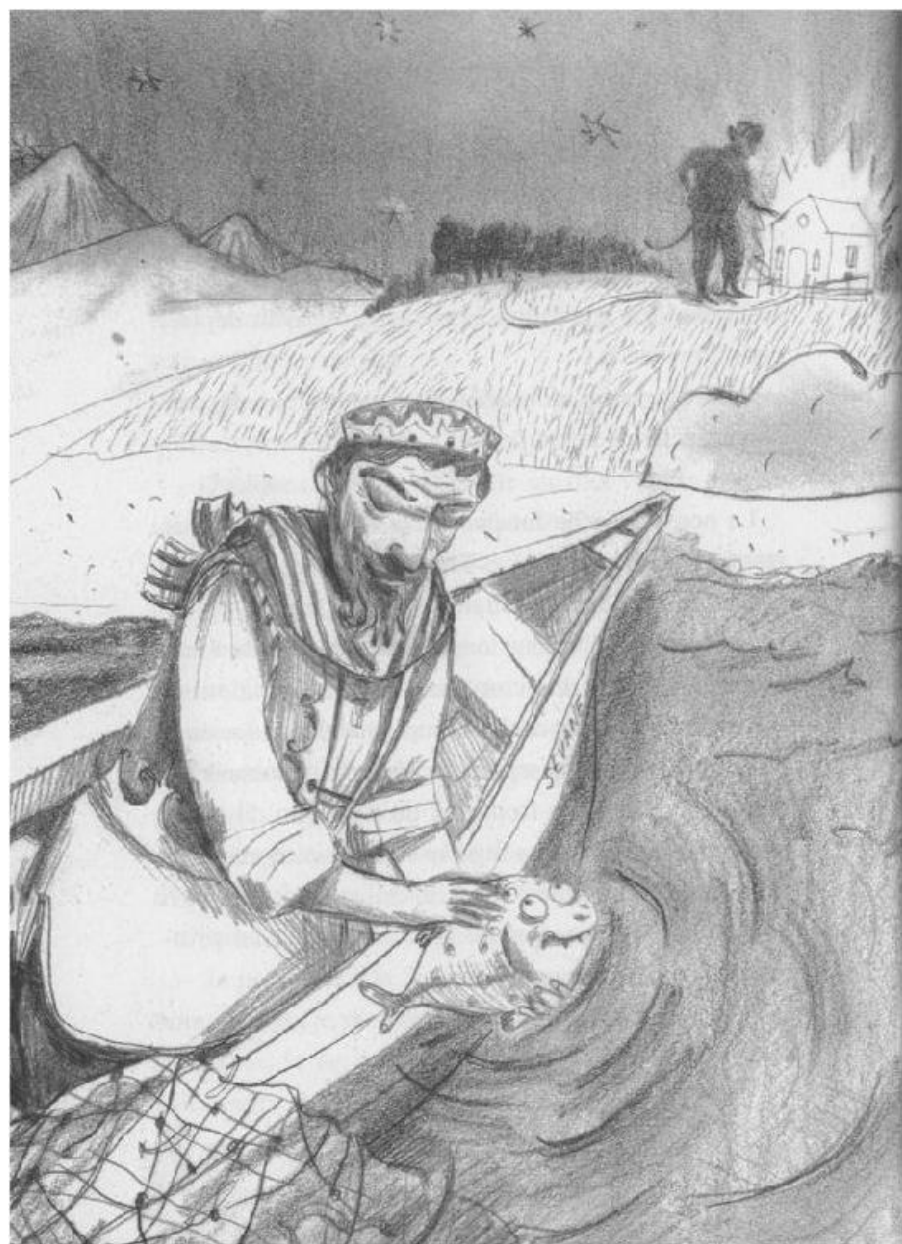
— N'invoque pas le nom de Dieu pour couvrir tes vilenies ! menaça le prince du jour.

Au même moment, les gardes sortirent du trou le sac brodé de grenades. Le nouveau riche n'en croyait pas ses yeux ! Par quel miracle cet or qu'il avait déplacé était-il revenu là ?

— Dieu se sert parfois des humains pour faire des prodiges, déclara l'enfant prince.

Le nouveau riche fut puni et ses biens, mal acquis, restitués au marchand. Les faux témoins reçurent aussi le châtiment qu'ils méritaient. Quant à notre enfant prince du jour, il vécut longtemps respecté de tous ; même les sages des contrées voisines venaient le consulter avant toute décision importante, car sa science et sa profonde connaissance de l'âme humaine avaient dépassé le cadre des frontières du pays. On dit qu'au soir de son existence, sa sagesse s'exprima en maximes morales dont la dernière fut celle-ci :

« Même au plus fort de l'hiver, pensez au printemps. »



XV

FAIS LE BIEN ET JETTE-LE À LA MER..

DANS LES TEMPS TRÈS ANCIENS, bien avant notre siècle et les siècles précédents, quand le monde était empli de prodiges, quand les bons et les mauvais esprits se disputaient la conscience des humains, à cette époque, donc, vivait au pied du mont Ararat⁽²⁶⁾ un pauvre vieux qui servait de portefaix à un pêcheur.

Chaque jour, le vieux livrait aux poissonniers de la ville les plus beaux poissons que le pêcheur avait pêchés et, chaque jour, il recevait en guise de salaire le menu fretin qui assurait sa subsistance et celle de sa femme.

Ce vieillard rayonnait de bonté. Son esprit était tout entier tourné vers le bien. Il partageait le peu qu'il avait avec plus pauvre que lui. Quand il arrivait parfois à sa femme de lui faire remarquer que bien peu, parmi ceux à qui il rendait service, lui en étaient reconnaissants, le vieux hochait la tête et répondait :

— Fais le bien et jette-le à la mer...

Un jour, le pêcheur fit une excellente pêche ; sa nasse regorgeait de poissons. L'un d'eux était mille fois plus beau que les autres ; mais, hors de l'eau, son souffle se coupa, il haletait, ses yeux se voilaient peu à peu, semblant implorer pitié. Le vieux s'apitoya :

— Seigneur Dieu ! s'exclama-t-il. Ce poisson, comme nous, respire. Comme nous, il comprend que le monde est porteur de joie ou de détresse. Qu'importe au pêcheur un poisson de plus ou de moins ! Je vais libérer celui-ci.

Joignant le geste à la parole, le vieux rejeta le poisson dans les eaux glacées du lac.

Le pêcheur arriva sur ces entrefaites et ne put contenir sa colère :

— Imbécile ! s'écria-t-il, j'use ma vie dans l'eau du matin au soir pour attraper du poisson et toi tu me dépouilles du fruit de mon travail ! À compter de ce jour, tu n'es plus mon portefaix. Va mourir de faim et que je ne te revoie plus !

Et il chassa le vieux qui, désespéré, s'en retourna chez lui.

Chemin faisant, alors qu'il méditait sur sa situation, le vieil homme croisa un dèv poussant devant lui une vache.

— Bonjour, salua le dèv. Pourquoi as-tu cet air malheureux ? Conte-moi ta détresse. Peut-être pourrai-je t'aider ?

Le vieux expliqua comment il avait perdu son travail ; il était désormais sans ressources et ne savait ce que serait sa vie.

— Écoute ! lui conseilla le dèv, je t'offre ma vache pour trois ans. Chaque jour, elle vous fournira tout le lait dont vous aurez besoin ta femme et toi pour assurer votre existence. Au terme des trois ans, je viendrai une nuit vous poser quelques questions. Si vous y répondez de façon satisfaisante, la vache sera définitivement à vous ; sinon, tous les deux, vous serez à moi. Es-tu d'accord ?

Le pauvre vieux se dit que s'il n'acceptait pas la proposition du dèv, il était condamné à mourir de faim. Mieux valait prendre la vache et vivre pendant trois ans. Après... Dieu est grand. Peut-être lui soufflerait-il les bonnes réponses ? Peut-être la chance lui sourirait-elle ?

Il accepta donc la proposition du dèv et, tirant la vache par le licou, rentra chez lui.

Comment passèrent ces trois années et à quelle vitesse, Dieu seul saurait le dire... et le dèv... Sûrement pas les deux vieux !

Sachez seulement que le terme fatidique finit par arriver.

Dans les derniers rayons du soleil couchant, le vieillard et sa femme, assis sur le pas de leur porte, réfléchissaient tristement :

« Quelles questions le dèv va-t-il nous poser ? Quelles réponses allons-nous fournir ? Qu'advient-il de nous ? Qui peut savoir ce qui se cache dans l'esprit d'un génie malfaisant ? Voilà ce qui se passe, regrettaient-ils, lorsqu'on est en compte avec un dèv, lorsqu'on accepte un bienfait de sa part... Mais ce qui est fait est fait. Rien ne sert de se lamenter. »

La nuit terrible tomba enfin.

Comme les deux vieux s'apprêtaient à fermer leur porte, un jeune homme inconnu les aborda :

— Bonsoir. Que Dieu soit avec vous, dit-il. Je suis un voyageur fatigué. Les ténèbres tombent. Accepteriez-vous de me donner l'hospitalité pour la nuit ?

— Pourquoi pas, frère voyageur. L'hôte est un envoyé de Dieu. Entre. Mais nous devons t'avertir, prévint le vieux : cette nuit sera terrible pour nous ; nous ne devons pas nous plaindre, nous avons mérité cette épreuve. Par contre, nous ne voudrions pas qu'il t'arrive malheur, à toi qui es innocent.

— Mais de quoi s'agit-il, grand-père ? interrogea l'inconnu. De quoi avez-vous peur ? Qu'avez-vous fait pour mériter l'épreuve que vous

redoutez ?

Le vieux raconta son histoire, tandis que la vieille pleurait en silence.

— Ne vous tourmentez pas, les rassura l'inconnu, je vous aiderai.

Et il emboîta le pas aux deux vieux, qui entrèrent dans la maison et s'installèrent pour dormir.

À minuit, des coups violents furent frappés à la porte.

— Je suis le dèv, annonça une voix caverneuse. Les trois années sont écoulées. Je viens chercher mes réponses.

Le deux vieux, pétrifiés par la peur, étaient incapables de parler.

— Souvenez-vous de notre marché, ajouta le dèv menaçant : si vous ne pouvez répondre à mes questions, vous êtes à moi !

« ... À moi... À moi... » renvoya l'écho.

Les deux vieux, épouvantés, tremblaient de tous leurs membres.

— N'ayez crainte, les tranquillisa le jeune homme en se dirigeant vers la porte. Je répondrai pour vous.

— Je suis venu ! tonna le dèv qui se tenait à l'extérieur.

— Moi aussi, je suis venu ! répondit calmement le jeune homme à l'intérieur.

— D'où viens-tu ? demanda le dèv, surpris d'entendre une autre voix que celle de l'aïeul.

— De l'autre côté de la mer, répondit le jeune homme.

— Comment es-tu venu ?

— J'ai enfourché le moustique boiteux.

— La mer était donc bien petite ?

— Petite ? Elle est si grande que l'aigle ne peut la franchir d'une rive à l'autre.

— C'est donc un aiglon ?

— Un aiglon ? L'ombre de son aile s'étend sur toute la ville.

— C'est donc un village ?

— Un village ? Le lapin ne peut le parcourir d'un bout à l'autre.

— C'est donc un lapereau ?

— Un lapereau ? De sa fourrure on peut tirer un manteau, des bottes et une chapka(27).

— C'est donc un nain ?

— Un nain ? Lorsque le coq sur son perchoir salue le lever du soleil, son cocorico ne parvient pas à la hauteur de son oreille.

— C'est donc un sourd ?

— Un sourd ? Quand l'herbe des montagnes est fauchée, il entend le moindre brin qui tombe.

Le dèv était décontenancé. Il sentait bien qu'à l'intérieur de la maison se trouvait une force de sagesse, courageuse et inébranlable, irrésistible et invincible contre laquelle il n'était pas de force à lutter.

Il devina que ses deux proies avaient dû recevoir un renfort providentiel et la prudence lui soufflait de ne pas poursuivre, à visage découvert, son combat contre les forces du Bien. Il renonça donc à la bataille et disparut dans les brouillards de la nuit.

Au matin, quand le premier rayon du soleil levant éclaira la maison, le mari et la femme, rassurés, retrouvèrent goût à la vie.

Le jeune homme était prêt à partir.

— Nous ne te laisserons pas partir ainsi, dirent-ils. Tu nous as sauvés. Comment te remercier pour ta protection ?

— Inutile de me remercier, répondit l'inconnu.

— Dis-nous au moins ton nom. Si nous ne pouvons te remercier, qu'au moins nous sachions qui bénir.

— Continuez de faire le Bien autour de vous, poursuivit le jeune homme et n'oubliez pas : Faites le bien et jetez-le à la mer. Si les poissons l'ignorent, Dieu, lui, le sait(28).





XVI

LE PONT MAUDIT

L'HIVER, LORSQUE LA NEIGE recouvre les flancs de la montagne et les chemins et les toits des maisons, que le vent souffle par rafales en hurlant, tout le village dans la vallée a froid. Pas seulement les gens, mais aussi les arbres dépouillés de leurs feuilles, qui lèvent vers le ciel leurs bras décharnés, et les meules de foin qui tremblent dans le brouillard glacé.

La solitude s'abat, pesante, sur la campagne : on ne rencontre pas âme qui vive sur les routes ; les hommes ne peuvent plus vaquer aux travaux des champs, les bêtes restent au chaud dans les étables... Seul le hurlement d'un loup affamé rompt, de loin en loin, le silence oppressant.

En ces périodes-là, chacun n'a qu'une envie, c'est d'échapper à l'isolement. La ronde des veillées d'hiver peut enfin commencer : tous les paysans se réunissent dans la vaste salle commune du village, autour du *thonir*(29) qui dispense sa généreuse chaleur. Les familles ont apporté leur chandelle pour éclairer la pièce et des pâtisseries à partager, pour passer le temps. Pendant que les parents boivent un verre de vin chaud, parfumé à la cannelle et au clou de girofle, les enfants, assis en tailleur autour du feu, se régalent de *pakhlavas*(30), se serrant plus fort les uns contre les autres lorsque les flammes du thonir et des bougies projettent sur les murs blanchis à la chaux des ombres fantastiques et menaçantes.

C'est alors qu'Ardachès, le vieux sonneur de cloches du village, qui fait aussi office de sacristain, se met à raconter les vieilles légendes des temps anciens... Et tous font silence pour l'écouter :

Dans la région de Lori(31) subsistent encore les ruines d'un vieux pont de pierre qui enjambait le fleuve et reliait deux villages voisins.

Les deux arches du pont sont solidement plantées de part et d'autre du fleuve, tandis que le milieu du pont s'est écroulé dans les eaux tumultueuses, il y a paraît-il très longtemps de cela, alors que ni vous ni moi, ni les grands-pères de nos arrière-grands-pères n'étaient de ce monde. Les villageois de la région n'aiment pas parler de la

construction de ce pont. Aujourd'hui encore, quand on évoque devant eux ce sujet ou s'il leur arrive de passer près des vestiges du pont, ils se signent précipitamment à trois reprises et marmonnent entre leurs dents des prières compréhensibles d'eux seuls.

Il y avait là, jadis, deux villages dominés par la montagne coiffée de son éternelle calotte de neige et séparés par le fleuve.

Les eaux d'un torrent dévalaient la montagne et précipitaient vers le fleuve leurs cataractes d'écume blanche, et les habitants devaient parcourir des lieues et des lieues pour aller d'un village à l'autre, car aucun pont ne traversait le fleuve qui se démenait dans un grondement menaçant.

Toutes les tentatives pour en construire un avaient échoué. Les échafaudages s'étaient effondrés, emportant dans leur chute les maçons qui s'étaient noyés ; les eaux avaient envahi les berges, entraînant les quelques masures qui se trouvaient là ; des prêtres étaient venus, revêtus de leurs beaux costumes de cérémonie et en grande pompe avaient dit des prières et chanté des *charagans*(32)... en vain.

La construction du pont ne progressait pas.

Déjà, des rumeurs rampantes se propageaient sans retenue :

— La région n'est pas sous la juridiction de Dieu.

— Si elle ne dépend pas de Dieu, de qui peut-elle donc dépendre ?

— Inutile d'être grand clerc pour savoir qui est l'Autre !

Et ainsi, les langues allaient bon train...

Une délégation de paysans vint trouver le prince, lui demandant avec une insistance sacrilège de signer un pacte avec le diable. Ce qu'il fit !!!

Le diable promit de ne pas faire entrave à la construction ; le prince s'engagea, en échange, à lui concéder l'âme du premier être vivant qui traverserait le pont.

On dit que le parchemin consignait le pacte est enterré quelque part sur les berges du fleuve.

Le diable tint parole et le pont fut achevé rapidement.

Vint le jour de l'inauguration : les musiciens avaient envahi les rues du village, faisant résonner le *déhol*, le *zourna* et le *duduc*(33) pour accompagner les danseurs qui martelaient le sol au rythme du *kotchari*(34).

Les femmes avaient revêtu leurs beaux habits brodés et s'étaient parées de leurs bijoux les plus précieux. Sur la grand-place, les notables avaient fait dresser des buffets bien garnis, offerts aux habitants des deux villages. Les feuilletés à la viande ou au fromage rivalisaient d'effluves odorants avec les croquettes de purée de pois

chiches ou les brochettes d'agneau aux fines herbes. Les *pakhlavas* avoisinaient les *pasters* multicolores, fines pellicules de pâtes de fruits, empilées les unes sur les autres et offrant aux gourmands la délicieuse saveur des pommes, des figues, des raisins et des abricots séchés au soleil.

Quand chacun fut rassasié, la foule se dirigea vers le pont. Il se dressait là, flambant neuf, fièrement campé sur ses solides arches de pierre de taille, enjambant le fleuve extraordinairement paisible ce jour-là.

Tous l'admiraient mais nul ne s'y risquait, chacun étant averti du prix à payer. Les mères retenaient leurs marmots qui voulaient voir le fleuve d'en haut ; les hommes, même les plus sceptiques, se refusaient à se hasarder les premiers sur cet ouvrage.

Enfin arriva le prince, tenant en laisse un chien pouilleux, galeux, qu'il lâcha au pied du pont. Sous les vivats de la foule, l'animal traversa la passerelle et passa sur l'autre rive.

Un grand, un immense, un énorme rire de soulagement sortit de toutes les poitrines : le salaire du diable venait d'être acquitté. Le prince fut félicité pour la finesse de sa ruse, les uns lui baisant les mains avec effusion, les autres le couvrant d'éloges. Lui-même était ravi du bon tour qu'il venait de jouer au diable, et il invita les villageois à fouler le tablier du pont pour l'inaugurer.

Tous se pressèrent, riant, chantant, se moquant et s'engagèrent jusqu'au milieu de la travée.

C'est alors, dit le vieil Ardachès, que le fleuve, jusque-là paisible, se mit à gronder. Ses eaux houleuses vinrent battre avec violence les arches du pont, le faisant trembler sur ses bases. Les gens, accrochés au parapet, hurlaient de terreur, essayant désespérément de ne pas tomber.

Et le pont s'écroula.

Ceux qui se noyaient dans les eaux bouillonnantes du fleuve appelaient à l'aide.

Ceux qui, restés sur les berges, voulaient les secourir, étaient emportés à leur tour.

Le seul être vivant qui échappa au désastre fut le chien... Le diable venait de se venger.

Depuis, les deux villages se sont repeuplés, mais jamais personne n'a proposé la reconstruction du pont. Et si vous vous promenez un soir, après le coucher du soleil, dans la vallée ombreuse des vignes, près du fleuve, vous entendrez des voix mélancoliques murmurer : *Méra Asdvadz*(35), *Méra* !...

Personne ne peut dire d'une manière précise d'où viennent ces voix, poursuit le vieux sacristain à l'adresse de son auditoire. Mais si vous

voulez mon avis, ces voix sont la plainte perpétuelle de ceux qui, autrefois, habitaient le village. Ils rappellent ainsi aux vivants ce qu'il en coûte de faire alliance avec le diable.

« Si tu te mets en affaire avec le diable,
Il te réclamera son salaire », dit le proverbe.





XVII

LE RUSÉ ET LE NIAIS

DEUX FRÈRES VIVAIENT ENSEMBLE ; l'un rusé, l'autre niais.

Le rusé, sans cesse, importunait et exploitait le niais qui se lamentait : « Le bon temps est pour mon frère, toutes les corvées pour moi. Le bon manger pour mon frère, les restes pour moi. Déjà, du temps de notre père, la vie n'était pas très drôle, mais maintenant qu'il n'est plus de ce monde, mon frère se prend pour le Grand Soltan⁽³⁶⁾ et me traite comme un esclave. Cela ne peut plus durer et je ne supporte plus qu'il me botte les fesses ! »

Lassé de tant d'injustices, le niais décida un jour de quitter la maison.

— Frère, je n'en puis plus de vivre avec toi, dit-il ; donne-moi ma part d'héritage et séparons-nous.

— Je suis d'accord, approuva le rusé. Mais conduis d'abord le troupeau à l'abreuvoir. Quand tu ramèneras les bêtes, nous ferons le partage : celles qui entreront dans l'étable seront pour moi, celles qui resteront dehors seront pour toi.

C'est l'hiver. L'air est glacial. Les bêtes ont froid. Dès qu'elles reviennent de l'abreuvoir, elles se précipitent vers la tiédeur de l'étable. Seul reste dehors un veau malade et décharné.

Le niais admit qu'il s'agit là de son héritage et, tirant la bête par le licou, s'en va avec l'intention de la vendre. Tout en encourageant le veau à marcher, il le tire et passe près des ruines d'une maison.

— Eh ! le veau, allons, marche ! Viens ! Hey ! s'époumone le niais.

— ... hey ! répète l'écho.

Le niais est tout surpris de s'entendre interpeller :

— C'est à moi que tu parles ? Oui ?

— ... oui ! répondent les ruines.

Encouragé, le bêta poursuit :

— C'est mon veau que tu veux acheter ?

— ... acheter ! acquiescent les ruines.

— Combien de pièces d'or m'en donneras-tu, dis ?

- ... dix !
- Tu me les donnes maintenant ou demain ?
- ... demain !
- Demain tu vas me payer ?
- ... payer !

Considérant que la promesse d'achat est valable, le niais laisse le veau dans les ruines et s'en va.

Le lendemain matin, il y retourne pour chercher l'or qui lui est dû. Mais, dans la nuit, les loups ont mangé le pauvre veau, ne laissant que sa carcasse au milieu des pierres.

- Alors, tu l'as tué et mangé ? Oui ? interroge le pauvre nigaud.
- ... oui !
- Il était gras ou maigre ?
- ... maigre !
- Écoute ! Gras ou maigre, ce n'est pas mon affaire. Tu l'as acheté, tu l'as mangé. Donne-moi mon dû. C'est maintenant ou jamais.
- ... jamais !
- Jamais ? s'énerve le niais. Ah ! Tu le prends comme ça ! Tu vas me le payer.

Brandissant sa canne, il se met à taper avec violence sur les ruines. Quelques pierres dégringolent ; un pan de mur s'écroule, libérant un trésor qui était caché là depuis des lustres⁽³⁷⁾. Des pièces d'or se répandent à ses pieds.

— Ah ! te voilà devenu raisonnable. C'est bien. Mais je n'en veux pas tant, proteste le pauvre dadais. Donne-moi mes dix pièces. Le reste est à toi.

Il ramasse dix pièces d'or, laisse toutes les autres et va chez son frère.

- Alors, tu as vendu ton veau ? demande le rusé.
- Oui.
- À qui ?
- Aux ruines.
- Que me chantes-tu là ? Et les ruines t'ont payé ? se moque le rusé.

— Bien sûr ! affirme le simple d'esprit. Elles ne voulaient pas mais quand je les ai menacées de ma canne, elles ont répandu devant moi tout ce qu'elles possédaient. Évidemment, je n'ai pris que mon dû : dix pièces d'or et j'ai laissé tout le reste.

— Mais où est-ce ? Dis-moi ! questionne le rusé, les yeux subitement brillants de convoitise.

— Non, non. Je ne t'indiquerai pas l'endroit. Tu m'obligerais à tout charrier moi-même. J'en aurais les côtes cassées.

— Je te jure que je porterai ce trésor sur mon dos, affirme le rusé.

Explique-moi seulement où il se trouve. Et pendant que nous y sommes, confie-moi aussi tes dix pièces d'or ; tes vêtements sont en loques ; je t'achèterai un beau costume.

Le pauvre benêt hésite à remettre ses pièces d'or à ce frère qui l'a tant de fois exploité, trompé, mais sa crédulité est si grande qu'il donne ses pièces. Puis il conduit le rusé aux ruines.

Le rusé s'empresse de tout ramasser et il remplit d'or le grand sac qu'il avait pris soin d'apporter avec lui. Mais le sac est lourd et la route longue. Le roublard cajole son frère et l'emberlificote si bien qu'il lui fait porter le fardeau jusqu'à la maison. Là, le niais réclame son beau costume.

— Que ferais-tu d'un beau vêtement ? raille le malin. Comptes-tu plaire aux filles ?

Le niais se lamente, gémit... en vain. En désespoir de cause, il va se plaindre auprès du juge :

— Seigneur juge, j'ai vendu mon veau aux ruines... déclare le niais.

Il n'a pas le temps d'expliquer davantage son affaire que le juge s'impatiente d'une telle niaiserie.

— Suffit ! l'interrompt-il. D'où sort ce fou ?

Tous les gratte-papier qui travaillent auprès du juge se moquent de ce pauvre niais qui aurait vendu un veau à des ruines : « Qui pourrait croire une telle fable ? persiflent-ils. Ce débile ne sait plus ce qu'il raconte ! » Le tirant par la chemise, ils le mettent dehors.

Le niais va partout raconter son histoire mais personne n'y croit et chacun se moque de lui. Comme toujours en pareille circonstance, les conseillers furent nombreux à sermonner le simple d'esprit :

— Tu ferais bien de retourner chez ton frère pour l'aider dans son travail ! suggéraient les uns.

— Qui mieux qu'un frère pourrait prendre soin de toi ? le grondaient les autres.

Tous s'accordaient à avertir le malheureux qu'il avait intérêt à cesser de raconter des bêtises.

On dit que jusqu'à ce jour, ce pauvre fou, vêtu de hardes, se plaint à qui veut l'entendre. Mais qui veut l'entendre ?

Trois pommes sont tombées du ciel : une pour celui qui lit, une pour celui qui raconte et une pour moi qui vais t'apprendre un proverbe :

« Tu me trompes une fois, honte à toi.

Tu me trompes deux fois, honte à moi. »





XVIII

LA COUVERTURE

UN PAUVRE PAYSAN vivait avec sa femme et ses enfants. Il travaillait dur mais avait du mal à leur procurer le bien-être auquel ils aspiraient. Il hébergeait aussi son vieux père, lui témoignant respect et amour filial. Mais l'épouse du paysan supportait mal la présence du vieillard à la maison. Il ne se passait pas un jour sans qu'elle s'en plaignît à son mari : le vieux ne rapportait rien, il mangeait le pain des enfants, il était sale, encombrant...

Le paysan savait bien que les motifs invoqués par sa femme n'étaient ni très justes, ni très véridiques, ni très charitables. Son cœur était empli de peine pour ce père qui l'avait élevé à la sueur de son front et lui avait donné toute son affection.

Il se souvenait des jours anciens de son enfance où le père partait tôt le matin et revenait tard le soir, harassé de fatigue, après avoir loué le travail de ses bras à de riches fermiers des environs. Il n'avait pas beaucoup de temps à consacrer à son fils mais il recommandait toujours à sa femme : « Prends bien soin du petit ; qu'il mange à sa faim et qu'il ait de bonnes chaussures pour l'hiver. Que mon labeur et ma fatigue servent au moins à cela. »

Notre paysan se souvenait de tout mais, un peu lâche, comme la plupart des hommes, et voulant avoir la paix dans son foyer, il fit comprendre au vieux qu'il lui faudrait quitter la maison et aller... ailleurs... loin.

— Comprends-moi, père, plaidait le paysan, je ne peux pas me disputer chaque jour avec ma femme à cause de toi. Si j'étais riche, je te ferais construire une petite maison non loin d'ici et je viendrais te visiter régulièrement. Mais tu sais bien que je n'ai pas de fortune, que ma maison est petite... Les vieux doivent être avec les vieux, les jeunes avec les jeunes.

Comme le vieillard se taisait, son silence donnait mauvaise conscience au paysan. Il aurait préféré des reproches, de la colère de la part de son père. Au moins, il aurait pu s'emporter lui aussi et le désavouer.

Au lieu de cela, le vieil homme restait muet, les yeux brillants de larmes.

À court d'arguments, le paysan finit par ajouter :

— Je t'assure, père, il vaut mieux pour toi que tu partes.

Le malheureux répondit enfin :

— Mais où irais-je, mon fils ? Mon propre corps m'est devenu un fardeau. J'aspire à mourir, mais Dieu qui prend les jeunes ne veut pas de moi. Je n'ai pas de toit ; pas même une couverture pour me protéger du froid, si je dois dormir dans les rues.

Apitoyé, le paysan demanda à son fils aîné, âgé de sept ans, d'aller chercher à l'étable la vieille couverture qui servait à couvrir la vache les soirs d'hiver.

L'enfant s'en alla et revint un moment après, tenant dans ses mains la moitié de la couverture.

— Qu'as-tu fait, malheureux ? gémit le grand-père. Tu l'as coupée en deux ! Ton père me donnait la vieille couverture et toi tu ne m'estimes digne que de la moitié ! Tu es pire que ton père.

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda le père, contrarié.

— Mais je l'ai fait pour toi, père, répondit l'enfant. Je garde l'autre moitié de la couverture pour quand tu seras vieux.

Le paysan fut infiniment troublé par les paroles innocentes de l'enfant. Honteux et repentant, il embrassa les mains du vieillard, lui demandant pardon pour son ingratitude et sa lâcheté. Puis il ramena le vieil homme à la maison, et demanda à chacun de lui témoigner dorénavant tout le respect et l'affection qu'il méritait.

Dans le verger s'épanouit un grenadier.

Sur ses fleurs butine une abeille.

Sur ses branches chante un rossignol.

La grenade est pour celui qui lit le conte,

Le miel pour celui qui le raconte,

Le chant du rossignol pour celui qui l'a imaginé.



POSTFACE

SITUÉE AU CARREFOUR de plusieurs nations, l'Arménie a été de tout temps le point de rencontre de multiples civilisations.

Par ailleurs, les Arméniens, grands voyageurs, grands commerçants, sillonnant les routes de l'encens et de la soie, de la mer de Chine à la Méditerranée et de la mer du Nord au golfe Persique, ont essaimé dans toute l'Asie et dans toute l'Europe.

On trouve des communautés arméniennes depuis la Pologne et la Hongrie jusqu'à l'Inde en passant par l'Italie, la Grèce, la France...

Ce sont là des conditions favorables pour la création et la diffusion des contes populaires, des mythes et des légendes.

Cependant, les contes arméniens diffèrent, tant dans la forme que dans le contenu, des contes occidentaux dus à l'imagination et la plume d'auteurs prestigieux tels que Perrault, Grimm, Andersen...

Ici, point d'auteurs, point de princesses attendant le baiser de leur prince charmant, point de fées au chapeau pointu transformant, d'un coup de baguette magique, les citrouilles en carrosses.

Le conte oriental met en scène des personnages de la vie ordinaire dans leur existence quotidienne. Ceux-ci sont faits de chair et d'os ; ils souffrent de la faim et du froid. Ils nous font part de leurs soucis et par conséquent de leur façon de vivre.

Et, si un certain nombre d'auteurs de contes arméniens existent, appelés Toumanian, Aghayan, Servandzian..., aucun d'entre eux ne peut vraiment affirmer : cette histoire est à moi.

Ils ont recueilli les innombrables histoires que le peuple avait à la bouche depuis de longs siècles. Car le conte arménien est, essentiellement, issu de la tradition orale.

Et il n'est pas rare de constater qu'au fil des années, un même conte a pu, tout en restant fidèle à l'histoire d'origine, s'enrichir de personnages supplémentaires, d'épisodes inédits, de situations particulières à une région, à une époque...

Telle l'huître qu'un grain de sable blesse dans sa chair et qui l'enrobe de couches successives de nacre pour en recouvrir les aspérités et le transformer, finalement, en une perle fine, chaque

génération de conteurs arméniens ajoute sa touche personnelle pour embellir le conte, l'enrichir, le tisser de fils d'or et de mystère, le rendre plus poétique et le rapprocher de la perfection.

Véhiculés par les anciens ayant vécu sur ces terres, forts de leur foi, de leurs traditions, des valeurs sur lesquelles ils ont bâti leur vie, ces contes sont nés dans le Caucase, dans les différentes provinces d'Arménie occidentale : Van, Kharpert, Lori, Sassoun, Agn, Chabin Kara Hissar... Ils sont nés aussi sur les routes de l'exil : Bagdad, Ispahan...

Ils ont traversé le temps pour nous dire ce que seuls les contes peuvent dire.

L'ARMÉNIE

ARMÉNIE, pays lointain et méconnu, aux sources des fleuves du Tigre et de l'Euphrate, à l'ombre des montagnes du Caucase et du Taurus...

C'est là que les textes antiques situent le jardin des Hespérides où poussaient les pommes d'or gardées par un dragon à cent têtes. C'est là aussi, sur la plus haute cime du Caucase, qu'un vautour dévorait, chaque jour, le foie de Prométhée enchaîné par ordre de Zeus pour avoir dérobé le feu du ciel au profit des hommes.

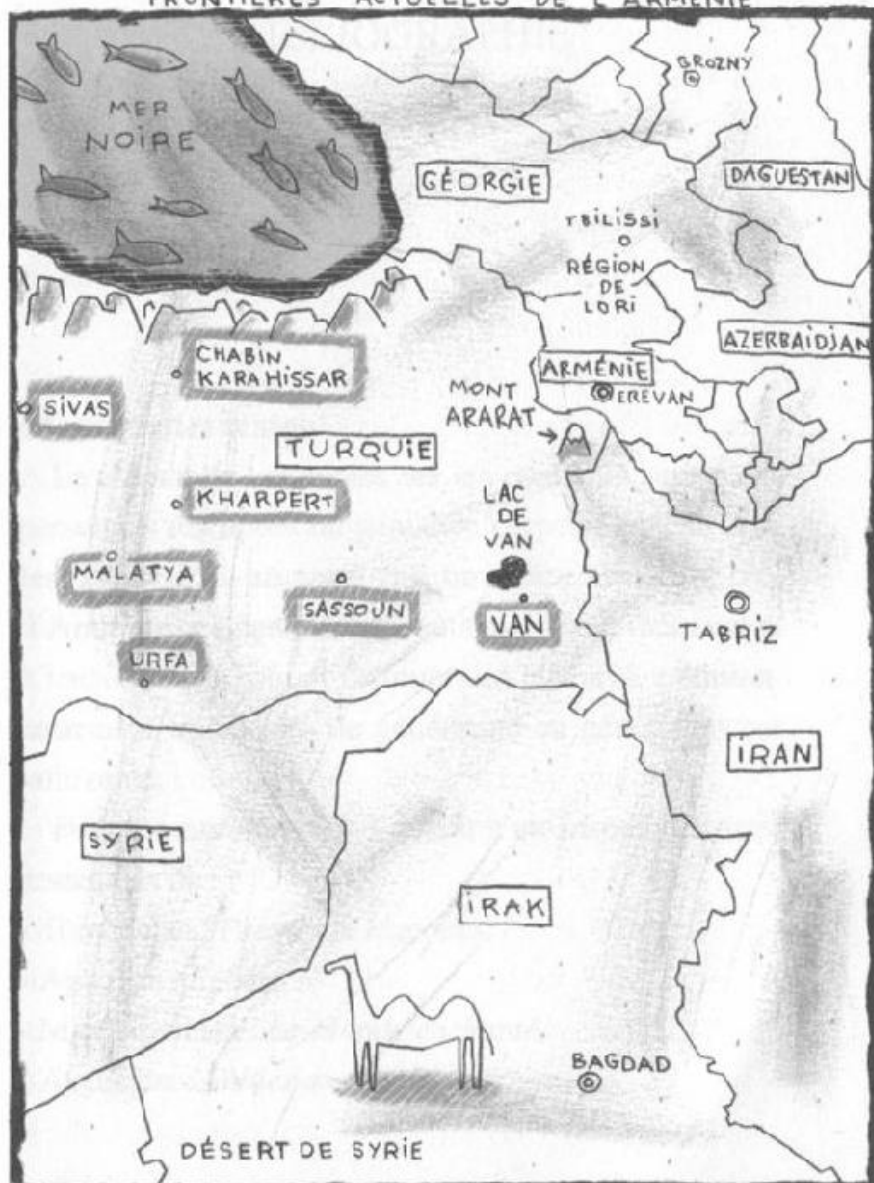
C'est là, enfin, que la Bible place le jardin d'Éden et que l'arche de Noé trouve refuge sur le mont Ararat. Terre de légende chargée d'Histoire mais aussi de détresse...

Aux confins de l'Asie et de l'Europe, véritable passerelle entre l'Orient et l'Occident, l'Arménie sera sans cesse l'objet de la convoitise de ses puissants voisins. Ses hauts plateaux se trouveront de tout temps sur le passage des plus effroyables invasions : Assyriens, Perses, Macédoniens, Romains, Parthes, Sassanides d'Iran, Arabes, Mongols et, enfin, le plus grand fléau de son histoire, les Turcs. Tous, dans leur belliqueux appétit de conquêtes, envahiront l'Arménie, la déchireront, la morcelleront pour la réduire aux 29 800 km² qui la représentent aujourd'hui. Depuis le génocide de 1915, sa population totale ne rassemble que sept millions d'âmes alors qu'elle en comptait plus de dix millions au Moyen Âge.

Terre de paix et de sagesse, l'Arménie n'a pas réussi à trouver sa place dans un monde où règnent trop souvent la puissance et la violence.

Mais alors que tant de peuples anciens ont disparu, engloutis par l'inexorable marche du temps, les Arméniens continuent d'exister et d'apporter leur contribution à la civilisation universelle. « Une nation, ce n'est pas seulement un État et des frontières, c'est avant tout une mission », écrivait Charles Péguy. La mission de l'Arménie ne serait-elle pas de traverser les siècles pour témoigner de la capacité d'un peuple à se survivre à lui-même lorsqu'il s'agit de préserver l'essentiel : l'art, la culture, la sagesse ?

FRONTIÈRES ACTUELLES DE L'ARMÉNIE



SASSOUN ANCIENNEMENT VILLE D'ARMÉNIE OCCIDENTALE

BIBLIOGRAPHIE

Sources des textes

La plupart de ces contes ont été recueillis auprès des personnes rescapées du génocide perpétré en 1915 par les Turcs. Ces anciens, qui ont vécu sur les terres d'Arménie occidentale, ont fait appel à leur mémoire et à leurs souvenirs pour restituer ces histoires, traditionnellement transmises de génération en génération par voie orale.

Pour les autres contes, l'auteur s'est inspiré de textes arméniens de :

- Toumanian : *Poèmes et légendes*.
- Aghayan : *Récits*.
- Mguerditchian : *Le Monde enchanté*.
- Ayguegtsi : *Fables du renard*.

-
- 1 Djudjun : village d'Arménie occidentale.
 - 2 Artiste qui réalise des petits dessins en couleurs sur des manuscrits.
 - 3 Cette formule traditionnelle figure à la fin de tout conte qui se respecte.
 - 4 En arménien, le mot *destin* peut se traduire littéralement par « écrit sur le front ».
 - 5 Kharpert : région d'Arménie occidentale d'où est originaire le boulgour ou « pil pil », fait de blé concassé et servant d'alimentation de base.
 - 6 Chabin Kara Hissar : ville d'Arménie occidentale ; en 1915, lorsque les Turcs voulurent massacrer tous les Arméniens pour s'emparer de leurs terres, les habitants de Chabin Kara Hissar se défendirent avec héroïsme.
 - 7 L'archange Gabriel est appelé « le cueilleur d'âmes » parce qu'il a pour mission de décider du terme de la vie des hommes. À leur mort, il « cueille » leur âme et la conduit soit au paradis, soit en enfer, selon leurs mérites.
 - 8 Sassoun : région montagneuse située au sud-ouest du lac de Van.
 - 9 Dèv : les dèvs incarnent les forces malfaisantes. Ils commettent des méfaits, dévastent des régions, s'attaquent à l'homme ou à ses biens. Leur royaume est dans les ténèbres, les grottes, les cimetières, partout où règne la nuit.
 - 10 Grand veneur : chef des services de la chasse.
 - 11 Van, ville d'Arménie occidentale, était célèbre pour ses vergers, ses églises romanes et la grande culture de ses habitants.
 - 12 Timur Lang (Timur le Boiteux) : Tamerlan, en français, conquérant tatar descendant de Gengis Khan.
 - 13 Madrassa : école où l'on enseigne le Coran.
 - 14 Camarde : autre nom de la Mort.
 - 15 Ankou : autre nom de la Mort.
 - 16 Lavach : pâte fine comme une crêpe, utilisée en guise de pain en Arménie et dans tout le Moyen-Orient.
 - 17 Que la lumière soit dans tes yeux : formule de félicitations.
 - 18 Conciliabule : entretien privé, secret.
 - 19 Que ton œil ne se porte pas sur moi : les Orientaux croient à la puissance du « mauvais œil » qui peut provoquer des catastrophes.
 - 20 Tiflis : actuelle Tbilissi, capitale de la Géorgie, où vivait une importante communauté arménienne.
 - 21 Kotchari : danse populaire dans laquelle les danseurs forment une chaîne en se tenant par les épaules.
 - 22 Déhol : instrument à percussion.
 - 23 Carême : période de quarante jours précédant la fête de Pâques et pendant laquelle les chrétiens pratiquants observent le jeûne et l'abstinence.
 - 24 Fonte : sacoch suspendue à la selle.
 - 25 Kalendar : gouverneur et conseiller économique du faubourg arménien.
 - 26 Le mont Ararat : la montagne la plus élevée d'Arménie où, selon la Bible, se serait arrêtée l'arche de Noé.
 - 27 Chapka : bonnet de fourrure porté par les Caucasiens.
 - 28 Proverbe arménien incitant à faire le bien sans en attendre de reconnaissance humaine.
 - 29 Thonir : sorte de fosse circulaire, creusée à même le sol, au centre de l'ancienne maison arménienne. C'est là que l'on faisait le feu, que l'on cuisait le pain et les aliments. C'est autour du thonir que la famille venait se réunir et se réchauffer.
 - 30 Pakhlava : pâtisserie feuilletée à base de noix.
 - 31 Lori : région du nord de l'Arménie qui se distingue par la beauté et la grandeur de son site où se déploient des montagnes altières, des villages haut perchés ressemblant à des nids d'aigle, des forêts profondes dominées par de fantastiques

rochers s'enfonçant dans le ciel et des torrents mugissant dans la nuit. Tout ici se prête à la création des contes et des légendes qui, pour la plupart, ont pris naissance dans cette région.

32 Charagan : chant religieux, cantique.

33 Déhol, zourna, duduc : instruments de musique traditionnels.

34 Kotchari : danse populaire dans laquelle les danseurs forment une chaîne en se tenant par les épaules.

35 *Méra Asdvadz* : « Pardon mon Dieu. »

36 Soltan : variation paysanne de sultan.

37 Des lustres : longue période.